

Collectif

SIX MOIS POUR AIMER

DIEU

QUATRIÈME MOIS



« Traité de l'Amour de Dieu » – St Bernard**PREMIÈRE SEMAINE**

Le Traité de l'Amour de Dieu est fait de considérations d'ordre général sur l'amour de Dieu pour les hommes, et sur la nécessité pour eux d'aimer Dieu en retour. Il ne traite que de l'Amour de Dieu considéré dans ses manifestations extérieures. Il est comme un prélude aux Sermons sur le Cantique des Cantiques où saint Bernard parle explicitement du Cœur de Dieu, et plus particulièrement du Cœur de Jésus. Nous pourrions, toutefois, trouver dans la lecture de quelques citations l'évocation de la richesse du Cœur de Dieu.

**Premier jour**

La première fois que j'ai entendu parler de saint Bernard, j'étais enfant, et c'était par le témoignage de mes oncles trappistes. J'en ai retenu qu'ils se parlaient par signes des doigts et leur tonsure les faisait ressembler à des extra-terrestres. Ceci dit, ils vivaient en silence mais étaient rayonnants de la vie d'un autre monde que je ne connaissais pas encore ! Bien plus tard, jeune adulte en communauté, la lecture à table de la vie de ce grand saint me toucha profondément : « Mais, il fait partie de notre famille, pensé-je, ce serait bien de faire

connaissance ! » Il vint lui-même, pour ainsi dire, par le biais des cadeaux de Noël : je reçus son commentaire sur le Cantique des Cantiques. Comme je n'étais pas encore tout à fait prête à entrer dans sa contemplation, au Noël suivant je me suis dépouillée de ce chef-d'œuvre pour faire plaisir à quelqu'un d'autre. Mais saint Bernard est tenace : c'est encore à moi qu'il fut attribué ! Et ainsi pendant trois années de suite. Au final, j'en conclus qu'il fallait vraiment que je le prenne en amitié, que je l'écoute et me laisse guider par lui, non pas pour ressembler à mes oncles, mais pour aimer Dieu, tout simplement !

Nous allons donc refaire ce chemin intérieur avec lui. De son vivant, il semblait facile de le suivre. Quand il rentrait de mission, il était accompagné de dizaines de nouvelles vocations, tant la route qu'il traçait était lumineuse et belle, attirante et accessible. Alors, rejoignons-les !

Saint Bernard nous dit qu'il n'y a rien de plus grand que l'amour et que nous sommes tous faits pour cet amour. Dans l'un de ses derniers sermons sur le Cantique des Cantiques, aux approches de la fin de sa vie, il écrit : « L'amour se suffit à lui-même, il plait par lui-même et pour lui-même. Il est à lui-même son mérite, à lui-même sa récompense. L'amour ne cherche hors de lui-même ni sa raison d'être ni son fruit. Son fruit, c'est l'amour même. J'aime parce que j'aime, j'aime pour aimer ! Quelle grande chose que l'amour, si du moins il remonte à Dieu, son principe, s'il retourne à son origine, s'il reflue vers sa source, pour y puiser toujours son jaillissement. De tous les mouvements de l'âme, de ses sentiments, de ses affections, seul l'amour permet à la créature de répondre à son Créateur, non pas certes d'égal à égal, mais tout de même dans une réciprocité de ressemblance. [...] Car dans son amour, Dieu ne veut rien d'autre que d'être aimé. Il n'aime que pour qu'on l'aime. Car il le sait : ceux qui l'aiment trouvent précisément dans cet amour la plénitude de la joie. Oui, quelle grande chose que l'amour ! »

Deuxième jour

Le Docteur melliflue

Saint Bernard est qualifié de « Docteur melliflue » dès le XII^{ème} siècle parce que ses paroles « ont la suavité du miel ». Il excelle dans l'art d'extraire le miel de la Parole de Dieu, c'est-à-dire le sens spirituel qu'il nous faut goûter. Il va donc nous donner le goût de l'amour. Autant le dire tout de suite, sinon son Traité de l'Amour de Dieu pourrait nous paraître trop ascétique. Au contraire, il va nous donner à partir de son expérience de Dieu, le goût de Dieu. C'est vraiment son charisme et son génie. Il découvre, pour notre plus grande joie, que le Christ s'incarne et naît à chaque instant en nous, que ce n'est pas demain qu'il viendra combler notre attente, mais il est là. Il est possible que nous le rencontrions et que nous fassions une expérience ineffable de Dieu. Il ne nous faut pas plus que la méditation des Ecritures dans le souffle du Saint-Esprit, de saint Paul qui prêche que nous sommes appelés à être d'autres Christ, de saint Jean qui médite l'incarnation de l'amour de Dieu en chaque âme, pour que le miel, la douceur de la Parole inonde notre cœur et nous fasse migrer en Dieu. Nous verrons à la fin de cette retraite avec quelle liberté saint Bernard parle de la folie

d'amour d'un Dieu qui veut ici et maintenant nous communiquer tout lui-même, gratuitement, immensément, sans jamais se reprendre. A nous d'être vigilants, pour ne pas manquer ses visites, ni assécher notre cœur ni mettre aucun obstacle au don parfait qui nous est promis.

« Qui aime veille et observe. Et heureuse l'âme que le Seigneur trouvera vigilante (Lc 12, 37) ! Il ne la laissera pas de côté, il ne la négligera pas, il s'arrêtera pour lui parler, et lui dire des paroles d'amour, des paroles de bien-aimé [...]. Elle n'est pas en effet de ceux à qui le Seigneur a sujet de reprocher qu'habiles à apprécier les bienfaits du ciel, ils n'ont point su connaître le temps de son avènement (Mt 16, 4). L'Épouse est si adroite, si prudente, si prévoyante qu'elle l'a distingué de loin, lorsqu'il venait, qu'elle l'a vu bondir en son empressement. Et lorsqu'il était debout, caché derrière la muraille, elle a discerné sa présence, et senti qu'il regardait à travers les fenêtres et le treillis [...]. Qui de nous est assez vigilant, observe si bien le temps où Dieu le visite, surveille avec assez de diligence chacune des démarches de l'Époux dans son avènement, qu'à son arrivée et lorsqu'il frappe, il lui ouvre sans délai (Lc 12, 36 ; Ap 3, 20) ? Car ce passage ne s'applique pas si exclusivement à l'Église, que chacun de nous, qui tous ensemble sommes l'Église, ne puisse participer à ses bénédictions [...]. Si quelqu'un de nous, fidèle au conseil du sage, livre son cœur dès le matin à veiller pour Dieu qui l'a créé ; s'il prie en présence du Très-Haut (Si 39, 6) ; s'il s'applique en même temps de tous ses vœux à préparer les voies du Seigneur, selon l'expression d'Isaïe, et à rendre droits ses sentiers (Is 40, 3), de façon à pouvoir dire, avec David, un autre prophète : Mes yeux sont constamment tournés vers Dieu (Ps 24, 15) ; et : Je gardais le Seigneur devant moi sans relâche (Ps 15, 8) : celui-là ne sera-t-il pas béni de Dieu et l'objet des miséricordes de son Sauveur (Ps 23, 5) ? Il en recevra des visites fréquentes ; il n'ignorera jamais le temps de ces visites, fussent-elles clandestines et furtives. L'âme vigilante et sobre (1 P 5, 8) le verra donc venir de loin [...]. Et lorsqu'il sera près d'elle ou devant elle, elle l'apercevra sur le champ ; s'il la regarde, elle verra avec joie son regard comme un rayon de soleil qui entre par les fenêtres de la muraille, et enfin, elle entendra ces joyeuses paroles d'amour : ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle ! » (Sermon du Cantique des Cantiques 57)

Mais commençons maintenant par entrer dans ce Traité, où il nous décrit ce qu'est l'amour de Dieu, dans quelle mesure nous devons l'aimer, pour quels motifs, d'où vient cet amour, comment on y progresse. Il nous rappelle que l'amour de Dieu est le don par excellence et le but vers lequel nous devons tendre sans cesse. Mais nous sommes si petits que nous n'arriverons jamais à égaler l'amour que Dieu a pour nous. Ce n'est pas grave car Dieu met lui-même en nous le désir d'aimer. Bernard prie ainsi : « Mon Dieu et mon soutien, je vous aimerai de toutes mes forces, non pas autant que vous le méritez, mais certainement autant que je le pourrai, si je ne le puis autant que je le dois : car il m'est impossible de vous aimer plus que de toutes mes fanées. Je ne vous aimerai davantage qu'après que vous m'aurez fait la grâce de le pouvoir, et ce ne sera pas encore vous aimer comme vous le méritez. »

Troisième jour

Dieu nous a donné le commandement suprême : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... » Si nous le prenons comme un commandement, et que nous décidons de lui obéir, nous faisons le premier pas, parce que déjà Dieu nous a séduits. Mais nous ne le goûtons pas encore.

C'est une sorte d'amour que saint Bernard appelle l'amour actuel, mis en actes, c'est tout ce que je fais « pour » Dieu. Si nous persévérons, cela nous conduira à l'autre forme de l'amour : l'amour affectif.

« L'un actuel et l'autre affectif, et je crois que c'est du premier qu'il a été fait une loi et un commandement aux hommes, car pour la charité affective, dit-il, comment peut-elle être l'objet d'un précepte ? L'une est donc comme le sujet du mérite et l'autre comme la récompense (Serm. in Cantic., L, n. 2). »

Saint Bernard ne veut pas que notre amour de Dieu soit sec, vide et extérieur, il veut qu'il soit intérieur et en même temps extérieur, c'est-à-dire manifesté par les œuvres. L'amour intérieur est charité, l'amour extérieur met en actes cette charité. L'un ne va pas sans l'autre. « Je ne veux point dire par là, continue-t-il, que nous devons être sans affection, et qu'ayant le cœur sec et aride, nous nous contentions de remuer seulement les mains pour l'action ; car parmi les maux les plus graves que décrit l'Apôtre, je trouve aussi celui d'être sans affection (Serm. in Cant., L, n. 4). »

Il explique que dans les actes de charité, on trouve trois sortes d'affections : « L'une que la chair produit, l'autre que la raison règle, et la troisième que la sagesse assaisonne. » Puis il ajoute : « C'est la seconde qui produit les œuvres : elle est accompagnée de la charité, non pas de cette charité affective qu'assaisonne le sel de la sagesse et qui fait goûter à l'âme toutes les douceurs qui se trouvent en Dieu ; mais de cette charité actuelle qui, bien qu'elle ne nous rassasie pas encore de cet amour si doux et si agréable, ne laisse pas d'allumer en nous un violent amour pour cet amour même (Ibid). » C'est de la charité actuelle, effective (et non affective), que saint Bernard dit qu'il nous est fait un commandement ; elle est inférieure à la charité béatifique qui est la troisième espèce de charité, « qui élimine la première et récompense la seconde ». « Ainsi donc, il y a une dilection qui surpasse toute espèce d'obligation et qui doit régner seule en nous, pour ainsi dire, en sorte qu'elle attire à elle tout ce qui est dû aux autres devoirs et que nous ne faisons que par elle tout ce que nous faisons. » (Douzième sermon sur le psaume 90)



Quatrième jour

Aimer Dieu pour lui-même

Saint Bernard suppose que nous connaissons Dieu, que nous avons entendu parler de lui, que nous avons lu les Ecritures et que nous avons donc pris un chemin de vie chrétienne pour passer de la connaissance à l'amour. Même si nous avons déjà pris de l'avance sur ce chemin, il est bon de replacer Dieu à sa juste place dans nos vies, car il veut les combler, gratuitement, bien que nous n'ayons rien mérité.

« Vous voulez donc apprendre de moi pour quel motif et dans quelle mesure il faut aimer Dieu ? Eh bien, je vous dirai que le motif de notre amour pour Dieu, c'est Dieu lui-même, et que la mesure de cet amour, c'est d'aimer sans mesure. Est-ce assez explicite ? Oui, peut-être, pour un homme intelligent ; mais je dois parler pour les savants et pour les ignorants, et si j'ai dit assez pour les premiers, je dois aussi tenir compte des seconds ; c'est donc pour eux que je vais développer ma pensée, sinon la creuser davantage. Or je dis que nous avons deux motifs d'aimer Dieu pour lui-même ; il n'est rien de plus juste, il n'est rien de plus avantageux. En effet, cette question : 'pourquoi devons-nous aimer Dieu ?' se présente sous deux aspects : ou l'on demande à quel titre Dieu mérite notre amour, ou bien quel avantage nous trouvons à l'aimer ; je ne vois à cette double question qu'une réponse à faire : le motif pour lequel nous devons aimer Dieu, c'est Dieu lui-même. Et d'abord si nous nous plaçons au point de vue du mérite, il n'en est pas en Dieu de plus grand que de s'être donné à nous malgré notre indignité ; en effet, que pouvait-il, tout Dieu qu'il est, nous donner qui valût mieux que lui ? Si donc en demandant quel motif nous avons d'aimer Dieu, nous recherchons quel droit il s'est acquis à notre amour, nous trouvons tout d'abord qu'il nous a aimés le premier. Il mérite donc que nous le payions de retour, surtout si nous considérons quel est celui qui aime, quels sont ceux qu'il aime et comment il les aime. Quel est en effet celui qui nous aime ? N'est-ce pas Celui à qui tout esprit rend ce témoignage : « Vous êtes mon Dieu et vous n'avez pas besoin de ce qui m'appartient (Ps 15, 2) ? »

« Et cet amour en Dieu n'est-il pas la vraie charité qui ne cherche point ses intérêts ? Mais à qui s'adresse cet amour gratuit ? L'Apôtre répond : « C'est quand nous étions encore ennemis de Dieu, que nous avons été réconciliés avec lui (Rm 5, 10). » Dieu nous a aimés d'un amour désintéressé et il nous a aimés tandis que nous étions ses ennemis. Mais de quel amour nous a-t-il aimés ? Saint Jean répond : « Dieu a aimé le monde au point de lui donner son Fils unique (Jn 3, 16). » Saint Paul continue : « Il n'a point épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous (Rm 8, 32) » et ce Fils dit lui-même, en parlant de lui : « Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis (Jn 15, 13). » Voilà les droits que le Dieu saint, souverainement grand et puissant, s'est acquis à l'amour des hommes pécheurs, infiniment petits et faibles. »

Cinquième jour

Aimer l'Auteur de tout don tout en respectant ses dons

Dieu nous a donné les moyens humains et spirituels pour l'aimer : nous sommes dépositaires de ses dons et chargés de les faire fructifier pour sa gloire.

« Quiconque a compris ce qui précède voit aussi, je pense, pourquoi, c'est-à-dire, pour quel motif nous devons aimer Dieu. Si cela échappe aux infidèles, Dieu a de quoi confondre leur ingratitude dans les biens sans nombre dont il comble le corps et l'âme. N'est-ce pas de lui, en effet, que l'homme tient le pain qui le nourrit, la lumière qui l'éclaire et l'air qu'il respire ? Mais il y aurait folie à vouloir énumérer des biens que je viens de déclarer innombrables et il me suffit d'en citer les plus importants, tels que le pain, l'air et la lumière ; si je les place au premier rang, ce n'est pas que je les trouve les plus excellents, ils n'intéressent que le corps, mais ce sont les plus nécessaires. Pour les biens de premier ordre, c'est dans l'âme, dans cette portion de notre être qui l'emporte sur l'autre, que nous devons les chercher ; ce sont l'excellence, l'intelligence et la vertu. Quand je parle d'excellence en l'homme, c'est à son libre arbitre que je fais allusion ; en effet, c'est par là qu'il s'élève au-dessus de tous les autres êtres vivants, et qu'il les soumet à son empire : l'intelligence lui montre quelle est son excellence et lui fait comprendre en même temps qu'elle ne vient pas de lui ; enfin la vertu lui fait rechercher avec ardeur et embrasser avec énergie, quand il l'a trouvé, Celui dont il est l'ouvrage.

Ces trois biens se montrent chacun sous deux aspects en même temps : l'excellence apparaît dans la prérogative propre à la nature humaine et dans la crainte que l'homme a sans cesse inspirée à tous les êtres qui vivent sur la terre : l'intelligence, non seulement perçoit la dignité de l'homme, mais comprend aussi que pour être en nous, néanmoins elle ne vient pas de nous ; enfin la vertu, dans sa double tendance, nous fait d'un côté rechercher avec ardeur et d'un autre embrasser avec force, une fois que nous l'avons trouvé, Celui de qui nous tenons l'être. Aussi l'excellence sans l'intelligence ne sert-elle de rien, et celle-ci ne peut-elle que nuire sans la vertu, comme le prouve le raisonnement suivant : nul ne peut se glorifier de ce qu'il a, s'il ne sait pas qu'il l'a ; mais si, le sachant, il ignore que ce qu'il a ne vient pas de lui, il se glorifie, mais ne le fait pas en Dieu, et c'est à lui que l'Apôtre dit : « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu, et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu (1 Co 4, 7) » Il ne dit pas simplement : « Pourquoi vous en glorifiez-vous ? » Mais il ajoute : « Comme si vous ne l'aviez pas reçu » pour montrer qu'il est répréhensible, non pas de se glorifier de ce qu'il a, mais de s'en glorifier comme s'il ne l'avait pas reçu. Aussi est-ce avec raison que cette gloire-là est appelée vaine, puisqu'elle ne repose pas sur le fondement solide de la vérité. L'Apôtre la distingue de la vraie gloire, en disant : « Que celui qui se glorifie le fasse dans le Seigneur (1 Co 1, 31), » c'est-à-dire dans la vérité : car Dieu est vérité. »

Comment ne pas faire écho à l'encyclique du Pape François « Laudato Sí » quand il dit : « Si nous prenons en compte la complexité de la crise écologique et ses multiples causes, nous devons reconnaître que les solutions ne peuvent pas venir d'une manière unique d'interpréter et de transformer la réalité. Il est nécessaire d'avoir aussi recours aux diverses richesses culturelles des peuples, à l'art et à la poésie, à la vie intérieure et à la spiritualité. Si nous cherchons vraiment à construire une écologie qui nous permette de restaurer tout ce que nous avons détruit, alors aucune branche des sciences et aucune forme de sagesse ne peut être laissée de côté, la sagesse religieuse non plus, avec son langage propre. De plus, l'Église catholique est ouverte au dialogue avec la pensée philosophique, et cela lui permet de produire diverses synthèses entre foi et raison. En ce qui concerne les questions sociales, cela peut se constater dans le développement de la doctrine sociale de l'Église, qui est appelée à s'enrichir toujours davantage à partir des nouveaux défis. » (Laudato Sí §63)

« Nous ne pouvons pas avoir une spiritualité qui oublie le Dieu tout-puissant et créateur. Autrement, nous finirions par adorer d'autres pouvoirs du monde, ou bien nous prendrions la place du Seigneur, au point de prétendre piétiner la réalité créée par lui, sans connaître de limite. La meilleure manière de mettre l'être humain à sa place, et de mettre fin à ses prétentions d'être un dominateur absolu de la terre, c'est de proposer la figure d'un Père créateur et unique maître du monde, parce qu'autrement l'être humain aura toujours tendance à vouloir imposer à la réalité ses propres lois et intérêts. » (Laudato Sí §75)



Sixième jour

Aimer en toute humilité

Comme tout ami de Dieu, saint Bernard a déclaré la guerre à notre ennemi numéro 1 : l'orgueil. Son enseignement, résumé dans ce passage, peut nous servir à tout moment sur le chemin de l'amour, car notre orgueil restera jusqu'au bout l'obstacle principal à l'amour. Dans sa finesse, saint Bernard connaît bien l'être humain et ses tendances vicieuses. Il nous met en garde donc pour nous affermir dans la bonne direction, celle de l'amour qui ne quitte pas Dieu de vue.

« Il y a donc deux choses à savoir : d'abord ce que nous sommes, ensuite que nous ne le sommes pas par nous-mêmes ; autrement nous ne nous glorifierons point du tout, ou la

gloire que nous nous attribuerons sera vaine ; enfin, « si vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, est-il dit, vous serez confondus avec la troupe de vos pareils (Ct 1, 7). » C'est en effet ce qui arrive, car lorsqu'un homme en dignité ne connaît même pas son élévation, on le compare avec raison, pour une telle ignorance, aux animaux qui sont comme les compagnons de sa corruption et de sa vie périssable en ce monde. Ainsi donc en ne se connaissant pas elle-même, la créature que la raison distingue des bêtes, commence à se confondre avec elles, parce qu'elle ignore sa propre gloire qui est tout intérieure, cède aux attraits de sa curiosité et ne se préoccupe plus que de la beauté extérieure et sensible ; elle devient aussi pareille aux autres créatures, parce qu'elle ne sent pas qu'elle a reçu quelque chose de plus qu'elles. Aussi faut-il nous garder soigneusement de l'ignorance qui fait que peut-être nous nous estimons moins qu'il ne convient. Mais évitons avec un soin plus grand encore cette autre ignorance, qui nous porte à nous attribuer plus que nous n'avons, comme cela arrive quand nous faisons la méprise de nous imputer le bien, quel qu'il soit, que nous voyons en nous. Mais ce qu'il faut plus encore détester et fuir que ces deux sortes d'ignorance, c'est la présomption par laquelle sciemment et de propos délibéré nous nous glorifions du bien qui est en nous, comme s'il venait de nous, ne craignant pas de ravir à un autre la gloire que nous savons bien ne nous être pas due pour les choses qui sont en nous mais qui ne viennent pas de nous. Dans le premier cas, on ne se glorifie de rien, dans le second on se glorifie, mais ce n'est pas en Dieu, et dans le troisième on ne pêche plus par ignorance, mais on usurpe sciemment, en le revendiquant pour soi, ce qui appartient à Dieu. Or, cette audace comparée à la seconde ignorance semble d'autant plus grave et plus dangereuse que si l'une méconnaît Dieu, l'autre le méprise ; mais comparée à la première, elle paraît d'autant plus mauvaise et plus détestable que si cette ignorance nous assimile aux brutes, cette audace nous associe aux démons. Car il n'y a que l'orgueil, le plus grand des maux, qui puisse se servir des biens qu'il a reçus, comme s'il ne les avait pas reçus, et détourner à son profit la gloire qu'un bienfaiteur doit trouver dans ses bienfaits. »

Septième jour

Rendre gloire à Dieu pour son amour

En cette fin de semaine, rendons gloire à Dieu pour la lumière qu'il met dans notre âme, pour le désir renouvelé d'être des créatures à la ressemblance du Père afin de vivre de son amour autant qu'il nous est possible ici-bas.

« Aussi à l'excellence et à l'intelligence faut-il unir la vertu qui en est le fruit ; c'est par elle que nous recherchons et que nous possédons l'auteur libéral de toutes choses, celui à qui nous devons, en tout, rendre la gloire qui lui appartient ; autrement nous serons rudement châtiés pour avoir su ce qu'il fallait faire et ne l'avoir point fait. Pourquoi cela ? Parce que celui qui agit ainsi, n'a pas voulu acquérir l'intelligence pour faire le bien, mais au contraire, il a médité l'iniquité jusque sur sa couche (Ps 35, 4-5), et il a tenté, comme un serviteur infidèle, de détourner et même de ravir à son profit la gloire que son excellent maître devait recueillir de biens dont il savait parfaitement, par la vertu de l'intelligence, qu'il n'était pas lui-même la source. Il est donc bien évident que l'excellence, sans l'intelligence, est inutile, et que l'intelligence, sans la vertu, nous mène à notre perte. Mais pour l'homme qui est en possession de la vertu, l'intelligence ne saurait être funeste ni l'excellence inutile, il s'écrie et loue Dieu ingénument en ces termes : « Non, Seigneur, ce n'est pas à nous qu'est due la gloire, donnez-la uniquement à votre nom (Ps 113, 9). » Ce qui revient à dire : Seigneur, nous

ne nous attribuons ni l'intelligence ni l'excellence, nous rapportons tout à votre nom, parce que c'est de lui que nous tenons tout. »

DEUXIÈME SEMAINE**Premier jour**

Douceur de l'amour de Dieu

Dans le quatrième chapitre de son *Traité*, saint Bernard nous pose les conditions pour que nous soyons heureux d'aimer Dieu, d'une manière sensible, propre à encourager nos pas peut-être encore hésitants ou parfois perplexes devant l'immensité d'un si grand mystère. Il parle même de consolation dans le souvenir de Dieu, alors qu'il a des paroles très dures pour ceux qui se portent vers d'autres amours. Jésus ne nous dit-il pas que son fardeau est doux et léger ?

« Mais il est intéressant de voir quels sont ceux qui trouvent de la consolation dans le souvenir de Dieu. Ce ne sont pas les hommes corrompus qui irritent Dieu sans cesse et à qui il est dit : « Malheur à vous, riches, qui avez votre consolation (Lc 6, 24), » mais ceux qui peuvent s'écrier avec vérité : Mon âme a refusé toute consolation (Ps 76, 3), » nous les croirons volontiers, s'ils ajoutent avec le Psalmiste « Mais je me suis souvenu de Dieu et j'ai trouvé ma joie dans ce souvenir (Ps 76, 4). » Il est juste, en effet, que ceux qui ne jouissent pas encore de la présence du bien-aimé, jettent les yeux sur l'avenir, et que ceux qui dédaignent de puiser quelques consolations au torrent des choses qui passent, en goûtent d'abondantes dans le souvenir de celles qui demeurent éternellement. Tels sont ceux qui recherchent le Seigneur et la face du Dieu de Jacob, au lieu de leurs propres intérêts. Pour ceux qui soupirent après Dieu et qui appellent sa présence de tous leurs vœux, son souvenir est doux ; mais bien loin d'apaiser leur faim, il l'accroît pour l'aliment qui doit les rassasier. C'est ce que prédit cet aliment lui-même quand il dit, en parlant de lui : « Ceux qui me mangent auront encore faim (Si 24, 21). » C'est également ce que dit celui qui s'en nourrit : « Je me rassasierai quand vous m'aurez montré votre gloire (Ps 16, 15). » Heureux toutefois, dès maintenant, ceux qui ont faim et soif de la justice, puisqu'il n'y a qu'eux qui seront

rassasiés. Et malheur à toi, race méchante et perverse, malheur à toi, peuple sot et insensé, qui ne te complais point dans son souvenir et qui redoutes sa présence ! Tu as bien raison de craindre, puisque tu ne veux point échapper maintenant aux filets des chasseurs, car « ceux qui aspirent à devenir riches en cette vie, tombent dans les pièges du démon (1 Tm 6, 9), » tu ne pourras un jour te soustraire à cette parole bien dure, oui, bien dure et bien cruelle : « Allez, maudits, au feu éternel (Mt 25, 41). » Combien plus tendre et plus douce est celle que nous entendons répéter tous les jours dans l'Église, en souvenir de la Passion : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang vivra éternellement (Jn 6, 55) ! » Ce qui revient à dire : Celui qui honore ma mort, et, à mon exemple, mortifie sa chair sur la terre, aura la vie éternelle ; ou bien, si vous partagez mes souffrances, vous partagerez aussi mon royaume. Et pourtant aujourd'hui encore, beaucoup, à ces mots, se retirent et s'éloignent en disant, sinon de la bouche du moins par leur conduite : « Ce discours est bien dur ; qui est-ce qui peut l'écouter (Ibid 61) ? » Ainsi les hommes qui, au lieu de conserver leur cœur droit et pur et de demeurer fidèles à Dieu, ont mieux aimé placer leurs espérances dans des richesses incertaines, ne peuvent entendre maintenant parler de la croix ; le simple souvenir de la Passion leur semble d'un poids écrasant ; combien plus accablantes seront pour eux ces paroles du juge : « Allez, maudits, au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges (Mt 25, 41) ? » Elles écraseront, comme un rocher pourrait le faire, celui sur qui elles tomberont. Mais les saints seront bénis ; avec l'Apôtre, ils n'ont pas d'autre ambition « que d'être agréables à Dieu, tant qu'ils sont loin de lui, et de lui plaire encore, quand ils seront en sa présence (2 Co V, 9). » Aussi entendront-ils ces paroles : « Venez, les bien-aimés de mon Père, etc. » C'est alors que ceux qui n'ont pas maintenu leur cœur dans la droite voie, sentiront, mais trop tard, combien doux et légers sont le joug et le fardeau du Christ, auxquels ils ont orgueilleusement soustrait leur cœur endurci, comme s'il se fût agi d'un joug accablant et d'un pesant fardeau. Vous ne pouvez pas, ô malheureux esclaves de l'argent, vous glorifier dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ et mettre en même temps vos espérances dans les trésors, soupirer après la fortune et goûter combien le Seigneur est doux ; aussi trouverez-vous certainement bien redoutable, quand vous le verrez, Celui dont le souvenir ne vous a pas semblé plein de douceur. »

Deuxième jour

Promis à entrer dans le mystère d'amour de la Trinité

Il peut arriver qu'au début de notre itinéraire spirituel et mystique, Dieu nous laisse entrevoir dans une grâce exceptionnelle, vers quel bonheur il nous conduit. L'âme peut être saisie dans une extase de lumière trinitaire pour comprendre, comme les apôtres sur le Mont Thabor, que malgré les ombres, les chutes, les obstacles du chemin et le péché, c'est vers la Terre de la promesse, c'est vers le sein de la Trinité qu'elle est invitée à marcher, à croire et à espérer surtout quand l'heure de la nuit aura sonné et que ses forces l'auront abandonnée. Si Dieu a la délicatesse de nous faire des promesses, ayons l'audace de la foi et de la confiance pour croire qu'il les accomplira, à son heure, même si elle tarde. La promesse de Dieu est un roc sur lequel nous pouvons nous appuyer, en faire mémoire, quand nos pas chancellent.

« Non, ce n'est pas sans raison que l'Époux place son bras gauche sous la tête de l'Épouse, afin qu'elle s'y laisse aller et qu'elle y repose ce qu'on peut appeler sa tête, c'est-à-dire l'attention de son âme, de peur quelle ne faiblisse et qu'elle ne s'incline vers les désirs

charnels du siècle ; car l'enveloppe terrestre et corruptible du corps pèse lourdement sur l'âme et la fait descendre des pensées, auxquelles elle ne peut manquer de s'élever, en considérant une miséricorde à laquelle nous avons si peu de droits, un amour si gratuit et si bien prouvé, un honneur si inespéré, une mansuétude et une douceur si persévérantes et si admirables. Comment la méditation attentive de toutes ces choses, n'élèverait-elle pas jusqu'à elles l'esprit qui s'en nourrit et ne le détacherait-elle pas de toute affection mauvaise ? Quelle impression profonde ne fera-t-elle pas sur lui, et comment pourrait-elle ne pas lui inspirer du mépris pour ce dont on ne peut jouir qu'en renonçant à toutes ces grandes choses ? C'est à la bonne odeur qu'elles répandent comme autant de parfums délicieux que l'Épouse hâte gaiement le pas et se sent consumée d'amour ; quand elle se voit tant aimée, il lui semble qu'elle aime trop peu, lors même qu'elle serait elle-même tout amour, et elle a raison de le croire ; de quel retour en effet, un grain de poussière pourra-t-il payer un amour si grand et venu de si haut, quand même il se consumerait tout entier d'amour et de reconnaissance ? La Majesté divine ne l'a-t-elle pas prévu, ne s'est-elle pas montrée tout entière occupée à le sauver ? Car « Dieu a aimé le monde au point de lui donner son Fils unique (Jn 3, 16). » Or c'est évidemment de Dieu le Père qu'il est question ici, et, lorsqu'il est dit : « Il a livré son âme à la mort (Is 53, 12), » c'est du Fils qu'il s'agit ; quant au Saint-Esprit nous lisons : « Le Paraclet que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous remettra en mémoire tout ce que je vous ai dit (Jn 14, 26). » Dieu nous aime donc et nous aime de tout son être ; car la Trinité nous aime tout entière, s'il est permis de s'exprimer ainsi, en parlant de l'Être infini et incompréhensible dans lequel il n'y a pas de parties. »



Troisième jour

Aimer Dieu en raison du bien qu'il nous a fait depuis les origines

Autant qu'il nous est possible, il s'agit pour nous de décider de tout remettre à Dieu, de ne chercher que sa volonté, de n'aimer rien en dehors de lui, de renoncer à soi-même et d'accepter de mourir à soi-même. L'âme est sur le bon chemin si elle se donne tout entière à Dieu. Mais, même cela ne sera encore rien en comparaison du don que Dieu fait de lui-même pour nous faire vivre de son amour. Courage et détermination et... en avant !

« Que rendrai-je donc au Seigneur pour tout cela ? La raison et la justice naturelle me font une obligation pressante de me donner tout entier à celui de qui j'ai reçu tout ce que je suis, et de consacrer tout mon être à l'aimer. La foi me dit aussi d'avoir pour lui un amour d'autant plus grand que je comprends mieux combien je dois l'estimer plus que moi-même, car si je tiens de sa munificence tout ce que je suis, je lui dois aussi le don de lui-même. Enfin le jour de la foi chrétienne n'avait pas lui encore, un Dieu ne s'était pas encore montré revêtu de notre chair, il n'était ni mort sur la croix, ni descendu dans le sépulcre, ni remonté vers son Père ; il n'avait, dis-je, pas encore fait éclater toute l'étendue de son amour pour nous, de cet amour dont je me suis complu à vous parler plus haut, que déjà l'homme avait reçu l'ordre d'aimer le Seigneur son Dieu, de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, c'est-à-dire de tout son être, de tout l'amour dont il est capable, en tant qu'il est une créature douée de force et d'intelligence. Ce n'était certes pas une injustice, de la part de Dieu, de réclamer son œuvre et ses dons. Pourquoi en effet l'ouvrage n'aimerait-il pas celui qui l'a fait, s'il en a reçu le pouvoir d'aimer, et pourquoi ne l'aimerait-il pas de toutes ses forces s'il n'a reçu que de lui toutes celles qu'il a ? Ajoutez à cela qu'il a été tiré du néant sans aucun mérite antérieur, pour être ensuite élevé en dignité ; l'obligation d'aimer Dieu vous en paraîtra d'autant plus évidente et ses droits à notre amour d'autant plus fondés. D'ailleurs, n'a-t-il pas mis le comble à ses bienfaits et à ses miséricordes, lorsqu'il nous a sauvés, quand nous étions tombés au rang des animaux (Ps 48, 13) ? En effet, par le péché nous étions déchus du rang honorable qui était le nôtre, pour devenir semblables au bœuf qui broute dans les champs, et aux animaux privés de la raison. Si donc je me dois tout entier à mon Créateur, que ne dois-je pas de plus à mon Réparateur, et à un tel réparateur ? Il lui fut beaucoup moins facile de me réparer que de me créer ; car, pour donner l'être non seulement à moi, mais encore à tout ce qui existe, l'Écriture rapporte « qu'il n'eut qu'à parler et tout fut fait (Ps 148, 5). » Mais pour réparer l'être qu'il m'avait, d'un seul mot, donné si complet, que de paroles il a dû prononcer, que de merveilles il a dû opérer, que de traitements cruels, ce n'est pas assez dire, que de traitements indignes il lui a fallu souffrir ! « Que rendrai-je donc au Seigneur, en reconnaissance de tout ce qu'il a fait pour moi (Ps 115, 12) ? » Quand il m'a créé, il m'a donné à moi-même ; mais il m'a rendu à moi-même quand il s'est donné à moi ; donné d'abord, rendu ensuite, je me dois donc pour moi et je me dois deux fois. Mais que rendrai-je à Dieu pour lui ? Car si je pouvais me donner mille fois, que serait-ce en comparaison de Dieu ? »

Quatrième jour

Avantages et récompenses de l'amour de Dieu

Saint Bernard nous dit que la vraie charité mérite son salaire, car en réalité le mouvement qu'elle donne à l'âme est une récompense, un bonheur : Dieu est lui-même ce mouvement et cette vie de l'âme.

« Voyons maintenant quel avantage il y a pour nous dans l'amour de Dieu. Oui, voyons, mais quel rapport y a-t-il entre ce que nous verrons et ce qui est ? Pourtant, il ne faut pas le passer sous silence, bien que notre regard ne puisse embrasser toute la vérité. Nous nous sommes demandé plus haut pour quel motif et dans quelle mesure il faut aimer Dieu, et nous avons dit que cette question, pour quels motifs faut-il l'aimer, se présente sous deux points de vue, car on peut l'entendre de cette manière, quels droits Dieu a-t-il à notre amour ; ou de cette autre, quel avantage trouvons-nous à l'aimer ? Nous avons parlé, du mieux que nous avons pu, sinon d'une manière digne de Dieu, des droits qu'il possède à notre amour : nous ferons de même pour les avantages que nous trouvons dans cet amour ; car si nous devons aimer Dieu, sans nous préoccuper de la récompense, nous n'en sommes pourtant pas moins récompensés pour l'avoir aimé. La vraie charité ne peut demeurer sans salaire, et pourtant elle n'est point mercenaire, car elle ne recherche pas son intérêt (1 Co 13, 5) ; l'amour est un mouvement de l'âme et non pas un contrat ; il ne s'acquiert point en vertu d'une convention, et n'acquiert rien non plus par cette voie ; il est tout spontané dans ses mouvements et il nous rend semblables à lui : enfin le véritable amour trouve sa satisfaction en lui-même. Sa récompense est dans l'objet aimé ; car, quel que soit l'objet qu'on paraisse aimer, si on l'aime en vue d'un autre, c'est véritablement cet autre qu'on aime et non pas celui dont le cœur se sert pour l'atteindre. C'est ainsi que saint Paul ne prêche pas l'Évangile pour se procurer de quoi manger, mais il mange afin de pouvoir prêcher l'Évangile ; car ce qu'il aime, ce n'est pas la nourriture qu'il prend, mais l'Évangile qu'il annonce (1 Co 9, 18). Le véritable amour ne recherche point de récompense, mais il en mérite une ; il est bien certain qu'on ne propose point à celui qui aime de le récompenser de son amour, mais il mérite d'être récompensé et il le sera s'il continue d'aimer. Enfin, dans un ordre de choses moins élevé, on excite à les faire, par les promesses de récompenses, non pas ceux qui s'y portent d'eux-mêmes, mais seulement ceux qui ne s'y prêtent qu'avec peine. À qui la pensée est-elle jamais venue d'offrir à quelqu'un une récompense pour lui faire faire ce qu'il brûle de faire ? Assurément, on ne donne pas de l'argent à un homme mourant de faim et de soif, pour l'engager à manger ou à boire, non plus qu'à une véritable mère, pour lui faire allaiter le fruit de ses entrailles, et on n'emploie ni prières ni promesses, pour engager quelqu'un à entourer sa vigne d'une haie, à remuer la terre au pied de ses arbres ou à relever le pignon de sa maison. À bien plus forte raison, celui qui aime Dieu n'a-t-il pas besoin d'y être excité par l'appât d'une récompense qui n'est pas Dieu lui-même ; autrement, ce ne serait pas Dieu qu'il aimerait, ce serait la récompense. »

Cinquième jour

Le danger des désirs de notre nature

Aujourd'hui plus que jamais, l'esprit d'individualisme et de consumérisme nous rend esclaves du « tout, tout de suite ». Mais, le Seigneur nous redit sans cesse : « Veillez et priez

pour ne pas entrer en tentation. » Saint Bernard nous met en garde contre les tentations de l'avidité, de la concupiscence, de la faiblesse de nos penchants, de la perversion de notre volonté même. Les fausses pistes sont faciles à emprunter, nous ne sommes jamais à l'abri du danger. Or, la soif de pouvoir, d'avoir, de paraître est un risque mortel pour notre âme.

« Il est dans la nature de tout être raisonnable de désirer, chacun selon sa pente et sa manière de voir, ce qui lui semble mieux que ce qu'il possède, et de n'être jamais satisfait d'une chose qui manque précisément de ce qu'il voudrait trouver en elle. Citons des exemples : Si un homme qui possède une belle femme, en voit une plus belle, son cœur la désire, son regard la convoite ; s'il a un habit précieux, il en désire un plus somptueux encore ; et quelques richesses qu'il ait, il porte envie à ceux qui sont plus riches que lui. Ne voit-on pas tous les jours des hommes riches en terres et en propriétés acheter de nouveaux champs, et, dans leurs convoitises sans fin reculer continuellement les bornes de leurs domaines ? Ceux qui habitent dans des demeures royales, dans de vastes palais, ne cessent d'ajouter tous les jours de nouveaux édifices aux anciens ; poussés par une curiosité inquiète, ils ne font qu'édifier et détruire, changer les ronds en carrés. Si nous passons aux hommes qui sont comblés d'honneurs, ne les voyons-nous pas constamment aspirer de toutes leurs forces et avec une ambition de plus en plus difficile à satisfaire, à s'élever plus encore ? Il n'y a pas de fin à tout cela, parce que dans toutes ces choses, on ne saurait trouver un point qui fût proprement le plus élevé et le meilleur. Mais faut-il s'étonner que ceux qui ne peuvent s'arrêter tant qu'ils ne possèdent pas ce qu'il y a de plus grand et de plus parfait, ne soient jamais satisfaits de ce qui est moins bon et moins élevé ? Mais ce que je trouve insensé au-delà de toute expression, c'est qu'on désire toujours des choses qui ne sauraient jamais, je ne dis pas satisfaire, mais simplement endormir nos convoitises. Quoi qu'on possède, on n'en désire pas moins ce qu'on n'a pas encore, et c'est toujours après ce qui nous manque que nous soupignons davantage. Aussi qu'arrive-t-il de là ? C'est que notre cœur, en cédant aux charmes variés et trompeurs du siècle, se fatigue inutilement dans sa course et n'arrive point à se rassasier ; il est toujours affamé et ne compte pour rien ce qu'il a consommé en comparaison de ce qui lui reste encore à manger ; il est bien plus tourmenté par le désir de ce qui lui manque que satisfait de ce qu'il possède. On ne peut tout avoir, et le peu qu'on a, on ne l'acquiert qu'au prix du travail, on n'en jouit qu'avec crainte, et l'on a la douloureuse certitude de le perdre un jour, bien qu'on ignore quel sera ce jour. Voilà donc la voie que suit une volonté pervertie qui tend vers le souverain bien ; c'est en suivant cette direction, qu'elle se hâte d'atteindre ce qui doit la satisfaire ; ou plutôt, c'est dans ces détours que la vanité se joue d'elle-même et que l'iniquité se trompe. Si on veut ainsi atteindre au but qu'on se propose et acquérir enfin ce dont la possession met le comble à tous les vœux, pourquoi chercher de tant d'autres côtés ? C'est s'écarter du droit chemin, et la mort arrivera bien avant qu'on ait atteint le but désiré. »

Sixième jour

Avoir le courage d'entrer par la porte étroite

Saint Bernard nous invite à considérer tous les biens de la terre comme des choses sans importance, afin que nous ne nous y attachions pas et restions libres pour choisir les biens du ciel. C'est chaque jour qu'il faut refaire ce choix, devant des choses bien concrètes que nous présente la vie quotidienne. À nous d'éviter les pièges de l'apparente utilité ou efficacité. Ne retenir que ce qui nous élève, nous fait progresser vers les hauteurs de la vie intérieure, sans s'écarter du sentier où nous précède le Seigneur. Cela me fait toujours penser à la route de montagne, ou plutôt au chemin de randonnée en haute montagne. Il faut un désir et une détermination très fermes dès le départ, choisir un bon guide et lui obéir, car il sait mesurer nos forces connaissant par cœur le parcours. Il faut faire attention aux glissements ou aux chemins plus faciles, rester fidèle même et surtout dans la traversée d'un tunnel, ne pas céder au découragement ou aux appels de la vallée que l'on a quittée, etc. Plus on monte, plus on a soif de voir le sommet, et aussi plus on comprend la nécessité d'être de plus en plus léger, déchargé des encombrements stériles, intérieurs comme matériels. Et la récompense du sommet dépasse toute attente.

« Mais il est absolument impossible de procéder de cette manière, la vie est trop courte pour cela, les forces nous manquent et le nombre de ceux qui partagent notre sort est trop considérable. Aussi, quiconque veut essayer de toutes les créatures, prend-il une peine inutile, car dans la longue voie où il s'engage, il ne saurait arriver au terme et goûter à tout ce qui peut exciter ses convoitises. Pourquoi ne pas faire tous ces essais en esprit, plutôt qu'en réalité ? Ce serait plus facile et plus avantageux ; l'esprit a reçu une activité et une perspicacité plus grandes que le cœur, précisément afin de pouvoir le devancer en tout, et pour que le cœur n'ait pas l'imprudence de s'attacher à ce que l'esprit qui va plus vite que lui n'a pas commencé par trouver utile. C'est pour cela, selon moi, qu'il est écrit: « Éprouvez tout et ne retenez que ce qui est bon (1 Th 5, 21), » afin que le premier prépare le terrain à l'autre, et que le cœur ne s'attache qu'en conséquence du jugement que l'esprit aura porté. On ne peut autrement s'élever jusqu'au sommet de la montagne du Seigneur (Ps 23, 3) et se reposer dans son sanctuaire, car c'est en vain qu'on possède une âme, c'est-à-dire une âme raisonnable, puisqu'à l'exemple des bêtes on l'abandonne à l'impulsion venue des sens, pendant que la raison se tait et n'oppose aucune résistance. Ceux dont la raison n'éclaire point la marche, n'en courent pas moins, mais ils sont hors de la voie, et, en dépit du conseil de l'Apôtre, ils ne courent pas de manière à remporter le prix (1 Co 9, 24) ; en effet, quand pourraient-ils l'obtenir, s'ils n'en veulent qu'après avoir obtenu tout le reste ? C'est prendre une voie bien détournée et s'engager dans un circuit sans fin que de vouloir essayer de tout en commençant par le commencement.

Ce n'est pas ainsi que procède le juste. Frappé du blâme adressé à la multitude de ceux qui se sont engagés dans ces détours, car le chemin qui conduit à la mort est large et fréquenté par la foule, il préfère la voie royale qui ne s'écarte ni à gauche ni à droite, selon ces paroles du Prophète : « Le sentier du juste est droit, et le chemin qu'il suit est sans détours (Is 26, 7). » Il prend en effet la voie la plus courte, pour éviter sagement les longs et inutiles détours, et il goûte un mot aussi simple que simplifiant, ne point désirer ce qu'on voit, vendre ce qu'on a et le donner aux pauvres, car bienheureux sont certainement les pauvres, puisque le royaume, des cieux est à eux (Mt 5, 3) ; il sait bien que tous ceux qui courent dans le stade

n'arrivent pas au même rang (1 Co 9, 24). Enfin le Seigneur connaît et approuve la voie que suit le juste (Ps 1, 6), il connaît aussi celle du pécheur qui ne peut que périr ; l'un est plus heureux dans sa médiocrité que l'autre au milieu de ses immenses richesses (Ps 36, 16), car, le Sage l'a dit et l'insensé l'a éprouvé : « Ceux qui aiment l'argent n'en ont jamais assez (Qo 5, 9), ceux-là seuls qui ont faim et soif de la justice sont certains d'être rassasiés un jour (Mt 5, 6) ; » un esprit raisonnable fait de la justice son aliment vital et naturel, quant à l'argent, l'âme ne s'en nourrit pas plus que le corps de l'air du temps. Si on voyait un homme que la faim dévore, humer l'air à pleine bouche, en aspirer les bouffées à longs traits pour se rassasier, on le regarderait comme un fou ; ainsi en est-il de ceux qui pensent rassasier l'âme, quand ils ne font que la gonfler par toutes les choses corporelles qu'ils lui donnent en effet, qu'importent ces choses-là pour un esprit ? Il ne s'en nourrit pas plus que le corps des choses spirituelles. O mon âme, bénis le Seigneur qui te comble de biens et remplit tous tes vœux (Ps 102, 1) ; il te prodigue ses biens, et, en même temps, il t'excite au bien, il te fixe dans le bien. Il te prévient, il te soutient, il te comble ; il allume les désirs en toi, et l'objet pour lequel il les enflamme, c'est lui-même. »



Septième jour

Saint Bernard précise ce dont nous avons sans cesse besoin de nous rappeler : si nous cherchons Dieu, c'est parce que Dieu, le premier, nous cherche. Il est toujours premier et si nous savons l'écouter, dans le silence intérieur, nous n'avons pas de peine à nous mettre en marche pour répondre à son attente, à son appel, quels qu'ils soient et à quelque moment qu'ils se manifestent. Notre amour ne sera jamais qu'une réponse à son amour, qu'il aura allumé en nous parce qu'il est Dieu.

« Je l'ai dit, le motif de l'amour de Dieu c'est Dieu même, et j'ai eu raison de le dire, il est en effet la cause en même temps efficiente et finale de notre amour. Car c'est lui qui fait naître l'occasion de l'amour, lui qui en allume les ardeurs et lui encore qui en comble les désirs. Il fait que nous l'aimions, ou plutôt, il est tel qu'il ne peut point ne pas être l'objet de notre amour ; il l'est aussi de notre espérance : si nous ne comptions avoir le bonheur de l'aimer

un jour, nous l'aimerions maintenant en vain. Son amour prépare et récompense le nôtre. Dans sa bonté excessive il commence par nous prévenir, puis il réclame de nous un bien juste retour, et, dans l'avenir, il nous réserve les plus douces espérances. Il est riche pour tous ceux qui l'invoquent ; néanmoins, dans toute sa richesse, il n'a rien qui vaille mieux que lui. Il est le terme de nos mérites et notre récompense, il est l'aliment des âmes saintes et la rançon de celles qui sont captives. Si vous êtes déjà pour l'âme qui vous cherche, une source de félicité, qu'êtes-vous donc, Seigneur, pour celle qui vous a trouvé ? Mais ce qui doit paraître étrange, c'est qu'on ne saurait vous chercher si déjà on ne vous a trouvé, si bien que vous voulez qu'on vous trouve pour qu'on vous cherche et qu'on vous cherche afin qu'on vous trouve : mais si on peut vous chercher et vous trouver, nul ne peut vous prévenir ; car, si nous disons : « Dès le matin ma prière vous préviendra, Seigneur (Ps 87, 14), » il n'en est pas moins certain qu'elle serait bien tiède, si votre inspiration, ô mon Dieu, ne commençait par la prévenir elle-même. »



TROISIEME SEMAINE**Les degrés de l'amour****Premier jour**

« Nous commençons par nous aimer pour nous-mêmes ; c'est, pour nous, le premier degré de l'amour. »

L'expérience communautaire nous a enseigné que notre époque, peut-être plus que les précédentes, fabrique des êtres humains qui ne s'aiment pas eux-mêmes, qui sont blessés au plus profond du cœur par le manque d'amour. Blessures d'enfance, le plus souvent, qui s'aggravent avec l'adolescence et posent de sérieuses limites à l'épanouissement humain de l'adulte. Avant de pouvoir se donner dans une relation d'amitié ou d'amour, il sera alors nécessaire de passer par l'étape d'une guérison. Saint Bernard ne parle pas de cette guérison, mais il éclaire sur ce qu'il en coûte à l'homme pour passer de l'être charnel à l'être

spirituel, de l'être blessé à l'être réconcilié, de l'être solitaire à l'être de relation. Pour cela il faut dès lors choisir de renoncer à ses propres désirs et combattre ses penchants, dans un effort de volonté. Et c'est en se donnant à l'autre que sa capacité d'amour va se fortifier et grandir sans cesse.

« L'amour est une des quatre affections naturelles que tout le monde connaît et qu'il est par conséquent inutile de nommer. Or, ce qui est naturel et ce qui serait juste, ce serait avant tout d'aimer l'Auteur de la nature : aussi le premier et le plus grand commandement est-il celui-ci : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu (Mt 22, 37). » Mais la nature est trop molle et trop faible pour un tel précepte, aussi commence-t-elle par s'aimer elle-même ; c'est cet amour qu'on appelle charnel, et dont l'homme s'aime avant toute autre chose et pour lui, ainsi qu'il est écrit : « Ce n'est pas le spirituel mais le charnel qui commence (1 Co 15, 46). » Ce n'est pas en vertu d'un précepte que les choses se passent de la sorte, c'est le fait de la nature. En effet, vit-on jamais quelqu'un haïr sa propre chair (Ep 5, 29) ? Mais si cet amour glisse trop sur sa pente, comme cela arrive ordinairement, s'il se répand un peu trop, s'il sort du lit de la nécessité et s'épanche au loin dans les champs de la volupté, comme un fleuve dont les eaux se gonflent et débordent, aussitôt s'élève pour le contenir, la digue du précepte qui nous ordonne « d'aimer le prochain comme nous-mêmes (Mt 22, 39). » Quoi de plus juste, en effet, que celui qui partage notre nature, en partage aussi les sentiments dont elle est la source commune ? Si donc il en coûte trop à un homme de songer, je ne dis pas aux besoins de ses frères, mais à leurs plaisirs, qu'il se modère lui-même à l'endroit des siens propres ; autrement il se mettra dans son tort. Qu'il pense à lui tant qu'il le voudra, pourvu qu'il soit pour autrui ce qu'il est pour lui-même. Tels sont, ô homme, le frein et la juste mesure que t'impose la loi de ton être et de ta conscience afin que tu ne t'emportes pas au gré de tes convoitises et que tu ne coures pas à ta perte (Si 18, 30), en mettant les biens de la nature au service des ennemis de ton âme, c'est-à-dire de tes passions. Il vaut bien mieux que tu les fasses partager à ton semblable, c'est-à-dire à ton prochain, qu'à ton ennemi. Mais si, d'après le conseil du Sage (ibid), l'homme renonce à ses passions, se contente, suivant la doctrine de l'Apôtre, de la nourriture et du vêtement (1 Tm 6, 8), et se résigne volontiers à moins aimer les choses de la chair qui combattent contre l'esprit (1 P 2, 11), il n'aura pas de peine, je pense, à donner à son semblable ce qu'il refuse à l'ennemi de son âme. Son amour se trouvera maintenu dans les limites de la justice et de la modération, dès l'instant où il consacrerait aux besoins de ses frères tout ce qu'il refuse à ses propres passions. C'est ainsi que l'amour personnel devient un amour fraternel, en se répandant au dehors. »

Deuxième jour

Ce premier degré de l'amour dont parle notre saint bien-aimé, a besoin d'être déjà enraciné en Dieu, sans quoi nous n'allons pas loin, nous calons en route ou nous glissons dans des fausses pistes plus aisées que celle que nous propose l'amour de Dieu et nous risquons de nous faire illusion. Bernard est un fin connaisseur de l'âme humaine, des faiblesses de la chair, des difficultés que rencontrent tous ceux qui osent s'aventurer sur le chemin. Il nous rappelle donc que dès le début il s'agit de compter sur Dieu et de ne chercher que Lui et de l'aimer comme des petits.

« Mais si, pendant qu'on partage avec le prochain, on vient soi-même à manquer du nécessaire, que faut-il faire ? Rien autre chose que prier avec confiance Celui qui donne à tous libéralement, sans jamais reprocher ses dons (Jc 1, 5), qui ouvre une main généreuse et

remplit de ses biens tous les êtres vivants (Ps 144, 16) ; car on ne peut douter que celui qui ne refuse pas même le superflu à la plupart des hommes, ne vienne volontiers en aide à ceux qui sont dans le besoin. Car il a dit : « Commencez par rechercher le royaume de Dieu et sa justice, ensuite tout le reste vous sera donné comme par surcroît » (Lc 12, 31). Il s'est ainsi engagé à donner le nécessaire à celui qui restreint son superflu et aime son prochain ; c'est en effet chercher d'abord le royaume de Dieu et implorer son secours contre la tyrannie du péché que de supporter le joug de la pureté et de la sobriété, plutôt que de permettre au péché de régner dans notre corps périssable. Or, c'est justice encore de partager ce qu'on a reçu des biens de la nature avec ceux dont on partage déjà la nature elle-même.

Mais, pour que notre amour du prochain soit irréprochable, il faut que Dieu s'y trouve mêlé ; est-il en effet possible d'aimer le prochain comme il faut, si ce n'est en Dieu ? Or, quiconque n'a pour Dieu aucun amour, ne saurait aimer rien en Dieu ; il faut donc commencer par aimer Dieu, si on veut aimer le prochain en lui, en sorte que Dieu qui est l'auteur de tous les autres biens l'est aussi de notre amour pour lui, voici comment non seulement il a créé la nature, mais encore comment il la soutient, car elle est telle, qu'après avoir reçu l'existence, elle a besoin encore que Celui qui la lui a donnée la lui conserve ; si elle ne peut être que par lui, elle ne peut subsister sans lui. C'est pour que nous en soyons bien convaincus et que nous ne nous attribuions pas avec orgueil les biens dont nous lui sommes redevables, que le Créateur, par un dessein profond et salutaire, a voulu que nous fussions sujets à la tribulation : de cette manière, si nous faiblissons, Dieu vient à notre secours, et sauvés par Dieu, nous lui rendons l'honneur qui lui convient. C'est ce qu'il dit lui-même : « Invoquez mon secours au jour de l'épreuve ; je vous en tirerai et vous me glorifierez (Ps 49, 15). » Voilà comment il se fait que l'homme animal et charnel, qui ne savait d'abord que s'aimer lui-même, commence ensuite, mais pour lui encore, à aimer Dieu, en voyant, par sa propre expérience, que tout son pouvoir, du moins pour le bien, il le tient de lui et que sans lui il ne peut absolument rien. »

Troisième jour

Le second degré de l'amour : amour de Dieu à cause de nous

Dans le chapitre 9 de son Traité, Bernard montre que, progressant, nous aimons d'abord Dieu pour ce que nous recevons de lui. Il est légitime de demander son secours chaque fois que nous sommes en peine, et c'est déjà grand que de se tourner vers Dieu au lieu de chercher autour de nous une aide inutile ou insatisfaisante. Dans sa sagesse, Dieu permet également que nous passions par différentes sortes d'épreuves, pour nous établir en vérité devant lui : nous ne sommes rien, il est tout. Il est libérateur, il est guérisseur, il est consolateur. Il ne nous fait que du bien. Aussi, malgré les duretés de notre cœur, nous arrivons peu à peu à être sensibles à la bonté de Dieu, à la manière dont il ne cesse de nous dire qu'il nous aime. Et nous découvrons qu'il nous attire à lui en nous détachant progressivement de tout autre amour.

« L'homme ressent donc déjà de l'amour pour Dieu, mais il ne l'aime encore que pour soi et non pas pour Dieu. Néanmoins, il y a quelque sagesse à lui de savoir ce dont il est capable par lui-même et ce qu'il ne peut faire sans l'aide de Dieu, et de se conserver irréprochable aux yeux de Celui qui lui conserve toute sa puissance intacte.

Mais que le cortège des tribulations fonde sur lui et l'oblige souvent à recourir à Dieu, s'il en reçoit chaque fois un secours qui le délivre, ne faudra-t-il pas qu'il ait un cœur de marbre ou de bronze pour ne pas être touché, toutes les fois qu'il aura été secouru, de la bonté de son libérateur et pour ne pas commencer à l'aimer pour lui-même, non plus seulement pour soi. Car la fréquence des épreuves nous oblige à recourir fréquemment à Dieu, or il est impossible de revenir souvent à lui, sans le goûter et impossible de le goûter, sans reconnaître combien il est doux. »



Quatrième jour

Troisième degré de l'amour : amour de Dieu à cause de lui, amour filial

« Enfin, nous aimons Dieu d'un amour désintéressé, à cause de lui et de ce qu'il est en lui-même. »

C'est au cœur de l'épreuve, quand tout semble nous faire du mal, quand nous ne comprenons plus rien, que nos plans se compliquent ou sont bloqués, que même nos proches paraissent indifférents à nos problèmes et que Dieu ne fait rien de ce que nous attendions de lui, c'est alors qu'il va attirer notre âme, en attisant notre foi, pour que nous n'ayons plus de raison de l'aimer à cause de ses bienfaits, mais seulement à cause de lui. Ce degré d'amour est une force d'âme qui va grandir encore et se fortifier dans d'autres combats, si nous continuons courageusement à dire oui à la volonté d'un Dieu Père, dont on ne peut plus se passer. A ce stade, l'âme est déjà embellie dans une pureté que nous ne voyons pas nous-mêmes mais qui se laisse voir à notre accompagnateur, et peut-être à notre

entourage, parce que l'amour nous transforme non seulement à l'intérieur mais aussi à l'extérieur de nous-mêmes.

« Aussi arrive-t-il bientôt que nous sommes portés à l'aimer comme il faut, beaucoup plus à cause de la douceur que nous trouvons en lui, qu'à cause de notre propre intérêt, en sorte qu'à l'exemple des Samaritains disant à la femme qui leur avait annoncé l'arrivée du Seigneur parmi eux : « Maintenant ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons en lui, mais parce que nous l'avons entendu nous-mêmes et que nous savons qu'il est le Sauveur du monde (Jn 4, 42). » Nous disons aussi à notre chair : maintenant ce n'est plus à cause de toi que nous aimons le Seigneur, mais c'est parce que nous avons goûté nous-mêmes et nous avons reconnu combien il est doux. Les nécessités de la chair sont une sorte de langage qui proclame dans des transports de joie et de bonheur, les bienfaits dont, par expérience, elle a reconnu la grandeur. Quand nous en sommes arrivés là, il n'est plus difficile d'accomplir le précepte d'aimer le prochain comme nous-mêmes : car, si nous aimons Dieu véritablement, nous aimons aussi ce qui est à lui, notre amour est chaste et nous n'avons pas de peine à nous soumettre au précepte dont il est dit « qu'il rend chaste notre cœur par l'obéissance et par l'amour (1 P 1, 22) » ; il est juste et nous accomplissons volontiers un si juste commandement ; enfin, il est plein de charme et d'intérêt parce qu'il est tout à fait désintéressé. C'est donc un amour plein de chasteté, puisqu'il ne se manifeste ni par les gestes ni par les paroles, mais par les œuvres et par la vérité ; c'est un amour plein de justice, car il rend autant qu'il reçoit. Quiconque aime de cet amour-là, aime tout autant qu'il est aimé et ne recherche plus à son tour que les intérêts de Jésus-Christ, non pas les siens propres, de même que Jésus a recherché les nôtres ou plutôt nous a recherchés nous-mêmes. Voilà l'amour de celui qui dit : « Chantez les louanges du Seigneur, car il est bon (Ps 117, 1). » Celui qui loue le Seigneur, non pas parce qu'il est bon pour lui, mais simplement parce qu'il est bon, aime véritablement Dieu pour Dieu et non pour lui. Il n'en est pas ainsi de celui dont il est écrit : « Il vous louera, quand vous lui aurez fait du bien (Ps 48, 19). » Le troisième degré de l'amour est donc d'aimer Dieu pour lui. »

Cinquième jour

« Amour de Dieu pur et désintéressé : amour béatifique »

« Le quatrième degré de l'amour est de ne plus s'aimer que pour Dieu. »

L'exemple de la rando en montagne a ses limites mais il est très parlant. Encore une fois, nous y revenons. Ceux qui ont fait de la haute montagne se souviennent sans doute d'avoir rencontré d'autres marcheurs en cours d'ascension, et s'ils sont arrivés au sommet, d'avoir été étonnés de ne pas les retrouver. C'est que beaucoup ont fait demi-tour devant la dureté de l'effort, soit pour ne pas avoir su estimer ou se faire conseiller sur le niveau du parcours, soit pour avoir négligé leur préparation physique, matérielle, morale. C'est un fait, de même dans la vie spirituelle, que tous n'arrivent pas au sommet, bien qu'ayant commencé sur le bon chemin. Comme en montagne, il faut s'alimenter convenablement au fur et à mesure que l'on avance, il faut se délester tant des objets du sac à dos que des soucis intérieurs, il faut ne jamais perdre de vue le sommet visé, surtout quand il se cache aux yeux du corps, respecter les balises ! Il faut savoir s'abandonner à la sagesse du rythme cardiaque comme à la conduite de Dieu minute après minute, jour après jour, année après année. Pour avoir fait moi-même cette expérience un jour, au sommet d'un 4 000m des Alpes, je peux dire que ce

jour-là, j'ai compris quelque chose à l'amour de Dieu. J'ai compris comment l'immensité de Dieu était conciliable avec le néant de l'homme. Il habite l'univers entier mais en même temps il habite aussi mon cœur. J'ai fait une expérience d'union à Dieu indicible, peut-être plus grande et plus profonde que celles vécues devant le Saint-Sacrement, un véritable avant-goût du royaume. J'aurais aimé recommencer mais cela ne m'a pas été donné, de même que nous avons ce désir légitime de retrouver les moments de visite intime de Dieu dans l'oraison et cela ne nous est pas donné. Nous n'avons pas les ailes de la colombe, comme dit saint Bernard. Mais ce qui nous est acquis, c'est d'en garder le souvenir et de s'en nourrir, humblement, en attendant d'être délivrés définitivement de notre corps mortel pour voir Dieu face à face.

« Heureux celui qui a pu monter jusqu'au quatrième degré de l'amour et qui en est arrivé à ne plus s'aimer que pour Dieu. Votre justice, Seigneur, est aussi élevée que les plus hautes montagnes (Ps 35, 7) ; il en est de même de ce quatrième amour, c'est un mont très élevé, une montagne grasse et fertile (Ps 67, 16) ; quel homme pourra la gravir (Ps 23, 3) ? Qui me donnera les ailes de la colombe, afin que je puisse voler à son sommet et m'y reposer (Ps 54, 7) ? C'est un endroit paisible, c'est la demeure de Sion (Ps 75, 3). Ah ! Que mon exil est long ! (Ps 119, 5). Quand donc la chair et le sang, la boue et la poussière dont je suis fait s'élèveront-ils jusque là ? Quand donc, enivrée de l'amour de Dieu, mon âme s'oubliant elle-même et ne s'estimant pas plus qu'un vase brisé, s'élancera-t-elle vers Dieu, se perdra-t-elle en lui et, ne faisant plus qu'un seul et même esprit avec lui (1 Co 6, 17), quand pourra-t-elle s'écrier : « Ma chair et mon cœur sont tombés en défaillance, Seigneur, Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité (Ps 72, 26) ? » Saint et heureux, m'écrierai-je, celui qui a pu quelquefois, rarement, une seule fois même, éprouver quelque chose de semblable durant cette vie mortelle, quand même il ne l'aurait ressenti qu'une minute, un seul instant et comme à la dérobée ! Car ce n'est pas un bonheur humain, mais c'est déjà la vie éternelle que de se perdre soi-même en quelque sorte, comme si on n'existait plus, de n'avoir plus le sentiment de son être, d'être vide de soi et presque réduit à rien ; s'il arrive à quelque mortel de s'élever jusque-là, même comme en passant, ainsi que nous le disions, l'espace d'une seconde, et pour ainsi dire à la dérobée, ce siècle méchant semble en être jaloux et vient troubler son bonheur ; ce corps de mort le sollicite à descendre, les soucis et les nécessités de la vie pèsent sur lui de tout leur poids, la corruption de la chair refuse de le soutenir, et, par-dessus tout, l'amour de ses semblables le rappelle avec la plus grande violence et le force, hélas ! à revenir, à retomber en lui-même et à s'écrier : « Seigneur, je souffre des maux d'une violence extrême, répondez pour moi (Is 38, 14) ; » ou bien encore : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort (Rm 7, 24) ! »

Sixième jour

Pur et saint amour du face à face

Après avoir gravi la montagne sainte, après avoir goûté l'amour de Dieu pour lui-même, saint Bernard prononce pour la première fois dans ce Traité, le mot de sainteté. Il note que « les saints » sont ceux qui s'écoulent dans la volonté de Dieu, totalement détachés de leur volonté propre et que c'est justement là que réside le bonheur d'aimer Dieu pour lui-même. Aussi nous exhorte-t-il encore et encore à nous détourner de notre bon plaisir, de nos désirs aussi spirituels soient-ils, pour n'avoir plus pour but que le seul vouloir de Dieu, dans le concret de notre vie. Etre l' « esclave de Dieu », comme le dit la Vierge Marie dans son

Magnificat, « en toute soumission et amour », selon le terme de Grignon de Montfort, c'est la marque de la sainteté à laquelle nous sommes appelés. Saint Bernard ne nous assure pas que nous y arriverons sur cette terre, mais il pose la question. Quelle réponse allons-nous lui donner ?

« L'écriture disant que Dieu a tout fait pour lui, il faut que les créatures se conforment et se rangent, au moins quelquefois, à la pensée de leur auteur. Nous devons donc entrer aussi dans ce sentiment et nous en rapporter tout entiers à lui, à son bon plaisir, non pas au nôtre, avec tout ce qui est, aussi bien que ce qui a été, puisqu'il a voulu que rien ne fût que pour lui. Nous trouverons notre félicité beaucoup moins dans l'apaisement de nos besoins et dans les biens qui nous seront échus que dans l'accomplissement de sa volonté en nous ; c'est d'ailleurs ce que nous lui demandons tous les jours en disant : « Que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel (Mt 6, 10). » O pur et saint amour ! O douce et sainte affection ! O soumission de l'âme entière et désintéressée ! D'autant plus entière et plus désintéressée qu'elle est exempte de tout retour sur soi-même, d'autant plus tendre et plus douce que tout ce que l'âme éprouve alors est divin. En arriver là, c'est être déifié. De même qu'une petite goutte d'eau mêlée à une grande quantité de vin semble disparaître en prenant le goût et la couleur de ce liquide, de même encore que, dans la fournaise où il est plongé, le fer semble perdre sa nature et se changer en feu ou bien comme l'air pénétré par les rayons du soleil se change en lumière et semble plutôt éclairer qu'être éclairé lui-même : ainsi en est-il chez les saints de tous leurs sentiments humains ; il semble qu'ils se fondent et s'écoulent dans la volonté de Dieu. Autrement s'il restait encore quelque chose de l'homme dans l'homme, comment se pourrait-il que Dieu fût tout en tous ? Sans doute, la nature humaine ne se dissoudra pas ; mais elle sera autrement belle, autrement glorieuse et puissante. Quand cela sera-t-il ? A qui sera-t-il donné de le voir et de l'éprouver ? Quand irai-je et paraîtrai je devant la face de Dieu (Ps 41, 3) ? Seigneur, mon Dieu, mon cœur vous a parlé, mes yeux vous ont cherché ; je m'efforcerai, Seigneur, de contempler votre visage (Ps 26, 8). Me sera-t-il donné de voir votre saint temple ? »

Septième jour

Saint Bernard termine ce chapitre en nous rassurant : nous ne sommes pas tenus d'arriver à la perfection absolue de l'amour ici-bas, mais nous sommes invités à creuser sans cesse le désir de cette perfection. « En sorte que, autant que la faiblesse humaine le permet, nous ne soyons constamment occupés que de la pensée, de l'amour, de l'union et de la volonté de Dieu. »

« Pour moi, je ne crois pas qu'on puisse observer parfaitement ce précepte : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces (Mt 22, 37), » tant que le cœur est obligé de s'occuper du corps, que l'âme n'est pas dispensée de veiller à le conserver plein de vie et de sensibilité dans l'état présent, et que son énergie, délivrée de toutes nos misères, ne s'appuie pas sur la force même de Dieu, car elle ne saurait s'appliquer à Dieu et ne contempler que sa face divine, tant qu'elle doit veiller sur ce corps fragile et malheureux et lui donner ses soins. Qu'elle n'espère donc atteindre à ce quatrième degré de l'amour ou plutôt en être elle-même atteinte, que lorsqu'elle aura revêtu un corps spirituel et immortel, pur et calme, obéissant et soumis en toutes choses à l'esprit, ce qui ne peut être l'œuvre que de la puissance de Dieu en faveur de qui il lui plaît et non pas celle de l'industrie d'un homme. Je dis donc que notre âme arrivera facilement à ce degré suprême de l'amour, quand les misères ou les charmes de la chair ne feront plus obstacle à sa marche

rapide et empressée vers la joie qu'elle doit trouver dans le Seigneur. Faut-il croire cependant que les saints martyrs, avant même que leur âme eût quitté leurs corps victorieux, ont goûté, au moins en partie, ce bonheur ? Il est certain, en tout cas, qu'un immense amour ravissait leur âme, pour leur donner la force d'exposer leur vie et de mépriser les tourments comme ils le faisaient. Néanmoins, on ne peut douter que les affreux supplices qu'ils ont soufferts, n'aient altéré, sinon détruit, la joie de leur âme. »



QUATRIÈME SEMAINE

**Premier jour**

« L'amour parfait ne sera le partage des saints qu'après la résurrection générale »

Saint Bernard nous enseigne quelque chose sur la vie de notre âme dans l'attente de la résurrection des corps, pour que nous comprenions bien que c'est uniquement dans cette vie de ressuscités que nous serons totalement unis à Dieu, dans un échange d'amour indicible et éternel, pur et sans comparaison possible avec notre amour d'ici-bas. La perfection de l'amour en Dieu sera notre couronne après la résurrection des morts, c'est pourquoi notre corps, quels que soient ses imperfections, ses handicaps, ses limites, est le lieu indispensable et précieux pour préparer cette vie d'amour à laquelle aspire notre âme. Ceci dit, il nous incite à aspirer de toutes nos forces à la sainteté, en décrivant ce qu'il pense être la béatitude des saints, dans l'attente de la résurrection des morts. Notre vocation n'est-elle pas eschatologique ? N'est-elle pas de devenir des saints ?

« Mais que faut-il penser des âmes actuellement délivrées de leur corps ? Je les crois plongées tout entières dans l'océan sans fond de la lumière éternelle et de l'éternité lumineuse. Mais si elles aspirent encore, ce qu'on ne saurait nier, à se réunir au corps qu'elles ont animé, si elles en nourrissent le désir et l'espérance, il est évident qu'elles ne sont pas entièrement différentes de ce qu'elles étaient, et qu'il leur reste encore quelque

chose en propre, qui attire bien peu sans doute, mais néanmoins qui attire leur attention. Aussi tant que la mort ne sera pas absorbée dans sa victoire, que la lumière éternelle n'aura pas envahi de toutes parts le domaine de la nuit et que la gloire céleste n'éclatera pas aussi dans nos corps, les âmes ne peuvent se jeter et passer tout entières en Dieu, les liens du corps les retiennent toujours enchaînées, sinon par la vie et le sentiment, du moins par une certaine affection naturelle qui ne leur laisse ni la volonté ni le pouvoir d'atteindre à la consommation. Aussi jusqu'à ce que leurs corps leur soient rendus, les âmes n'éprouveront pas cette défaillance en Dieu qui est pour elles la suprême perfection, elles ne recherchent pas cette union si, pour elles, tout était consommé, sans l'avoir obtenue ; mais si c'est un progrès pour l'âme de quitter son corps, c'est une perfection de le reprendre. Enfin, la mort des justes est précieuse aux yeux de Dieu (Ps 115, 15) ; si on peut parler ainsi de la mort, que ne peut-on dire de la vie, et surtout de cette vie-là ? Il n'y a rien d'étonnant que l'âme croie pouvoir retirer quelque gloire de son corps en songeant que, tout mortel et infirme qu'il soit, il a contribué beaucoup à ses mérites. Comme il disait vrai celui qui s'écriait : « Ceux qui aiment Dieu font tout concourir au bien » (Rm 8, 28) ! Ainsi l'âme qui aime Dieu tire avantage de son corps faible et infirme, qu'il soit vivant, mort ou ressuscité ; pendant la vie il produit avec elle des fruits de pénitence ; dans la mort il lui sert pour son repos, et après la résurrection il concourt à la consommation de son bonheur. Elle a donc raison de ne pas se trouver parfaite sans lui, puisqu'elle le voit concourir avec elle au bien dans chacun de ces trois états. »

Deuxième jour

C'est en s'appuyant sur le Cantique des Cantiques, que Bernard explique le lien voulu par Dieu, entre le corps et l'âme. Prendre soin de son corps est donc une invitation riche de sens par charité pour nous-mêmes, bien que la gloire qui lui est promise soit impossible à imaginer. Il est aussi l'instrument de la charité puisque c'est avec lui que nous opérons les œuvres de charité en vue du royaume de Dieu.

« Le corps est donc pour l'âme un bon et fidèle compagnon : s'il est pour elle un fardeau, il est en même temps une aide ; quand il cesse de l'aider, il cesse également de peser sur elle ; enfin il lui revient en aide et n'est plus un fardeau pour elle. Le premier état est laborieux, mais utile ; le second inoccupé, mais en aucune façon ennuyeux, et le troisième est glorieux. Écoutez comment l'Époux des Cantiques invite l'âme à cette triple succession : « Mes amis, mangez et buvez, enivrez-vous, mes bien chers amis (Ct 5, 1). » Les âmes qu'il invite à manger sont celles qui travaillent dans leur corps ; l'ont-elles quitté pour se reposer dans la mort, il les convie à boire, il les presse de s'enivrer quand elles l'ont repris, et s'il les appelle ses bien chères amies, c'est pour indiquer qu'elles sont toutes remplies de charité ; car aux premières, il dit seulement « mes amies », attendu que celles qui gémissent encore sous le poids de leur corps ne lui sont chères qu'à proportion de l'amour qu'elles éprouvent elles-mêmes. Quant à celles qui sont délivrées des entraves du corps, elles lui sont d'autant plus chères qu'elles ont acquis plus d'indépendance et de facilité pour l'aimer. Mais, en comparaison des âmes placées dans l'une ou dans l'autre de ces conditions, il tient pour très

chères, comme elles le lui sont en effet, celles qui ont revêtu leur seconde robe en reprenant leur corps dans la gloire et se sentent portées à aimer Dieu avec d'autant plus de liberté et de joie qu'il ne reste plus rien derrière elles qui les rappelle et retarde leur élan. Or, il n'en est ainsi dans aucun des deux premiers cas ; en effet, le corps dans l'un fait sentir son poids et sa fatigue à l'âme et, dans l'autre, il est pour elle l'objet d'une espérance où se mêle quelque désir personnel.

L'âme fidèle commence donc par manger son pain, mais hélas ! à la sueur de son front (Gn 3, 19) ; en effet tant qu'elle demeure dans le corps elle ne marche que par la foi, qui doit agir par la charité, car sans les œuvres la foi est morte. Or, ce sont ces œuvres qui sont sa nourriture selon ce que dit le Seigneur : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père (Jn 4, 34). » Quand elle a quitté sa dépouille mortelle, elle cesse de manger le pain de la douleur, et comme à la fin du repas, elle commence à boire à longs traits le vin de l'amour ; mais ce breuvage n'est pas tout à fait sans mélange, selon l'Époux du Cantique, qui dit : « J'ai bu mon vin avec mon lait (Ct 5, 1), » parce qu'au vin de l'amour de Dieu, l'âme qui désire se réunir à son corps, mais à son corps devenu glorieux, mêle le lait plein de douceur d'une affection naturelle : elle ressent bien déjà l'influence des fumées du vin de la charité divine qu'elle boit, mais ça ne va pas encore jusqu'à l'ivresse ; le lait mêlé au vin en tempère la force ; l'ivresse trouble l'esprit et lui fait perdre jusqu'au souvenir de lui-même ; et l'âme qui songe à la résurrection future du corps qui lui a appartenu, n'a point encore entièrement perdu le souvenir d'elle-même. Mais après avoir obtenu la seule chose qui lui manquait encore, qu'est-ce qui peut désormais l'empêcher de se quitter en quelque sorte elle-même, pour se plonger tout entière en Dieu, et de se ressembler d'autant moins qu'il lui est donné de devenir plus semblable à Dieu ? Pouvant alors approcher ses lèvres de la coupe de la sagesse, dont il est dit : « Que mon calice qui porte l'ivresse est beau (Ps 22, 5) ! » il ne faut pas s'étonner si elle s'enivre de l'abondance qui est dans la maison de Dieu ; libre de tout souci en ce qui la concerne, elle boit à longs traits et tranquillement, dans le royaume du Père, le vin pur et nouveau du Fils. »

Troisième jour

Nous sommes faits pour les Noces de l'Agneau, pour être admis à la table de l'Époux. Saint Bernard nous le commente afin de nourrir notre espérance et donner force à notre foi. C'est ainsi que se termine son Traité de l'Amour de Dieu.

« Dieu récompense éternelle de ceux qui l'aiment éternellement »

« Or, c'est la sagesse qui donne ce triple festin où elle ne sert que les mets de la charité ; elle donne du pain à manger à ceux qui travaillent encore, du vin à boire à ceux qui déjà goûtent le repos et elle verserait l'ivresse à ceux qui sont entrés dans le royaume du ciel ; ce qu'on fait aux tables ordinaires elle le fait à la sienne, et ne sert à boire qu'après que ses convives ont pris de la nourriture. Tant que nous sommes dans cette vie, revêtus d'un corps mortel, nous ne faisons encore que manger le pain que nos bras ont gagné, et nous ne l'avalons qu'après l'avoir péniblement broyé sous la dent ; à peine avons-nous rendu le dernier soupir, que nous commençons à boire dans la vie spirituelle, où nous nous versons, avec un laisser-aller plein de douceur, le breuvage qui nous est donné ; puis quand nous avons recouvert notre corps rendu à la vie, nous buvons l'ivresse à pleins bords dans une vie qui ne doit pas finir. Voilà le sens de ces paroles de l'Époux : « Mes amis, mangez et buvez ; enivrez-vous,

mes bien-aimés (Ct 5, 1) !» Mangez pendant cette vie, buvez après votre mort, enivrez-vous après la résurrection, vous qu'alors j'appelle avec raison mes bien-aimés, puisque vous êtes ivres d'amour. Comment ne le seraient-ils pas quand ils sont admis aux noces de l'Agneau, assis à sa table, buvant et mangeant dans son royaume, alors qu'il fait paraître devant lui son Eglise pleine de gloire, sans tache ni ride, ni rien de semblable (Ep 5, 27) ? C'est alors qu'il enivre ses plus chers amis en leur versant un torrent de voluptés (Ps 35, 9) ; car pendant les vives et chastes étreintes de l'Époux et de l'Épouse, un torrent de bonheur arrose et réjouit la cité de Dieu (Ps 45, 5), ce qui selon moi ne désigne pas autre chose que le Fils même de Dieu, qui passe comme s'il servait des convives (Lc 12, 37) ainsi qu'il l'a promis, afin que les justes mangent et se réjouissent en présence de Dieu et se livrent à des transports d'allégresse (Ps 67, 4). Voilà d'où vient cette satiété, que le dégoût ne suit pas ; cette ardeur insatiable et pourtant calme et paisible de voir ; cet éternel et incomparable désir d'avoir qui n'a pas sa source dans la privation ; enfin cette ivresse sans excès qui se plonge et se noie, non dans le vin, mais en Dieu et dans la Vérité. L'âme est donc arrivée pour toujours au quatrième degré de l'amour, quand elle n'aime plus que Dieu et qu'elle l'aime souverainement ; car, en ce cas, nous ne nous aimons plus pour nous, mais pour lui, en sorte qu'il est la récompense, mais la récompense éternelle de ceux qui l'aiment et l'aiment pour toujours. »



Quatrième jour

« Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ! »

Pour terminer ce mois de retraite avec saint Bernard, nous ouvrirons quelques pages de son Commentaire sur le Cantique des Cantiques. Il a été tellement séduit par ce poème d'amour qu'il lui a consacré neuf sermons. Dans le deuxième sermon, il propose une présentation allégorique du premier verset : la bien-aimée s'exprime avec une ardeur toute enflammée : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ! » (Ct 1, 1) Saint Bernard résume ainsi sa pensée : « Il est visible que ce saint baiser a été accordé au monde pour deux raisons : pour affermir la foi des faibles et pour satisfaire au désir des parfaits ; et que ce baiser n'est autre chose que le médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ. » Il s'attriste de la faiblesse de la foi et souhaite que soient le plus nombreux possible ceux qui désirent brûler d'amour pour Dieu.

« Sermon 2. Avec quelle impatience les patriarches et les prophètes attendaient l'incarnation du Fils de Dieu, qu'ils ont annoncée.

1. Je pense souvent aux brûlants désirs avec lesquels les anciens patriarches soupiraient après l'incarnation de Jésus-Christ, et je suis touché d'un vif sentiment de douleur, j'en ressens une grande confusion en moi-même, et maintenant encore à peine puis-je retenir mes larmes, tant je suis confus de la tiédeur et de l'insensibilité des malheureux temps où nous vivons. Car, qui d'entre nous ressent autant de joie, d'avoir reçu cette grâce, que les saints de l'ancienne loi avaient de désir de voir s'accomplir la promesse qui leur en avait été faite ? Plusieurs, à la vérité, se réjouiront au jour de cette naissance que nous allons bientôt célébrer, mais Dieu veuille que ces réjouissances aient vraiment pour objet la nativité de Jésus, non la vanité. Ces paroles donc : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche (Ct 1, 1), » respirant l'ardeur des désirs et la pieuse impatience de ces grands hommes. Le petit nombre de ceux qui, pour lors, étaient animés de l'Esprit-Saint, sentaient par avance combien grande devait être la grâce qui serait répandue sur ses lèvres divines. C'est ce qui leur faisait dire, dans l'ardeur du désir dont leur âme était enflammée: « Qu'il me baise du baiser de sa bouche, » souhaitant passionnément de n'être pas privés d'une si grande douceur.

2. ...Celui que le Père a sacré avec une huile de joie d'une manière plus excellente que tous ceux qui participent à sa gloire, ne versera-t-il pas en moi une grâce plus abondante, si toutefois il daigne me baiser du baiser de sa bouche, lui dont le discours vif et efficace est un baiser pour moi et un baiser qui ne consiste pas dans l'union des lèvres, marque trop souvent trompeuse de celle des esprits, mais dans une infusion de joie, une révélation de mystères, et un rapprochement parfait et admirable de la lumière céleste qui éclaire l'âme, et de l'âme qui en est éclairée ? Car celui qui adhère à Dieu ne fait qu'un esprit avec lui. (1 Co 6, 17). Aussi est-ce avec raison que je ne reçois ni visions, ni songes, que je ne veux pas de figures ni d'énigmes, et que je méprise même les beautés angéliques. Car mon Jésus les surpasse infiniment par les charmes de ses grâces infinies. Ce n'est donc pas à un autre que lui, quel qu'il soit, à un ange ou à un homme; mais c'est à lui-même que je demande qu'il me baise d'un baiser de sa bouche. Je n'ai pas assez de présomption, pour qu'il me baise de sa bouche. Ce bonheur unique, ce privilège singulier n'appartient qu'à l'homme que le Verbe a pris dans l'Incarnation. Mais je me contente de lui demander très humblement qu'il me baise

seulement d'un baiser de sa bouche, ce qui est commun à tous ceux qui peuvent dire: « Nous avons tous reçu quelque chose de sa plénitude et de son abondance (Jn 1, 16). »

3. Mais écoutez, le Verbe qui s'incarne est la bouche qui baise. La chair qu'il prend est la bouche qui reçoit ce baiser. Le baiser qui se forme sur les lèvres de celui qui le donne et de celui qui le reçoit, est la personne composée de l'un et de l'autre, Jésus-Christ, l'homme médiateur entre Dieu et les hommes. C'est donc pour cette raison que nul saint n'osait dire qu'il me baise de sa bouche ; mais seulement, d'un baiser de sa bouche, laissant cette prérogative à celle sur qui la bouche adorable du Verbe s'est une fois imprimée d'une manière unique, lorsque la plénitude de la Divinité s'est jointe corporellement à elle. Heureux baiser, honneur étonnant et merveilleux, dans lequel la bouche ne s'est pas appliquée sur la bouche, mais où l'union des deux natures assemble les choses divines avec les humaines, lie par un lien de paix la terre avec le ciel. « Car il est notre paix, lui qui de deux n'a fait qu'un (Ep 2, 14). » C'était donc après ce baiser, que les saints de l'Ancien Testament soupiraient ; parce qu'ils pressentaient qu'il renfermerait une joie immortelle, et tous les trésors de la sagesse et de la science, et qu'ils désiraient avoir part à l'abondance des biens qu'il devait apporter. »

Cinquième jour

Le baiser des pieds

Dans le troisième sermon, en dégagant le sens allégorique, saint Bernard nous invite à vivre dans notre cheminement personnel les grands événements de l'histoire sainte, et tout particulièrement le mystère pascal de Jésus. Nous avons vu que ce baiser est Jésus lui-même, et donc qu'il s'agit de notre vie en Christ, qu'il s'agit de toute notre vie spirituelle et mystique pour laquelle il va nous donner des repères indispensables à notre croissance.

Ce sermon 3 expose le progrès de l'âme sous la figure des trois baisers. Commençons aujourd'hui par le baiser des pieds. Pour Bernard, rares sont les personnes qui ont reçu la grâce d'expérimenter le baiser de la bouche du Seigneur. Il ne s'estime même pas du nombre. Il propose à ceux qui sont comme lui de se tenir à une place mieux adaptée à leur état spirituel. Avant d'aspirer au baiser de la bouche de l'Époux, ils doivent se prosterner dans la crainte à ses pieds, les couvrir de baisers et les inonder de leurs larmes, à l'exemple du publicain et de la pécheresse de l'Évangile. Ces larmes sont celles de la contrition, du cœur brisé, elles purifient l'âme. A ce stade, le Christ n'est pas encore aimé comme l'Époux, mais plutôt comme le « médecin céleste » qui soigne l'âme et va la rendre plus forte.

« 1. Nous lisons aujourd'hui au livre de l'expérience : faites un retour sur vous-mêmes, et que chacun examine sa propre conscience sur ce que nous avons à dire. Je voudrais bien savoir si jamais quelqu'un de vous a reçu la grâce de dire ces paroles du fond du cœur : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche. » Car il n'appartient pas à tout le monde de le dire ainsi, mais celui-là seul peut le faire, qui a reçu une fois un baiser spirituel de la bouche de Jésus-Christ, sa propre expérience l'excite sans cesse, et le porte avec plus de passion encore à recommencer ce qu'il a déjà trouvé si doux. Pour moi, je crois qu'on ne peut savoir ce que c'est, quand on ne l'a pas éprouvé : car c'est une manne cachée, et il n'y a que celui qui en mange qui aura encore faim : c'est une fontaine scellée, à laquelle nul étranger ne participe, mais dont celui-là seul qui en boit aura encore soif. Écoutez celui qui l'avait éprouvé comme il l'a redemandé : « Rendez-moi, dit-il, la joie de votre Sauveur (Ps 50, 14). » Qu'une âme donc qui me ressemble, une âme chargée de péchés, sujette aux passions de la chair, qui n'a

pas encore goûté les douceurs de l'Esprit-Saint, et n'a jamais éprouvé ce que c'est que des joies intérieures, n'aspire pas à une grâce pareille.

2. Néanmoins, à celui-là je veux montrer dans le Sauveur un lieu qui lui convienne. Qu'il n'ait pas la témérité de s'élever jusqu'à la bouche de ce divin Époux mais que, saisi d'une sainte frayeur, il se tienne prosterné avec moi aux pieds de ce Seigneur si sévère, et qu'il regarde la terre en tremblant avec le Publicain (Lc 18, 13), sans oser non plus que lui regarder le Ciel, de peur que ses yeux accoutumés aux ténèbres, ne soient éblouis par une si vive lumière, qu'il ne soit accablé sous le poids de la gloire, et que, frappé des splendeurs extraordinaires de cette Majesté souveraine, il ne soit enveloppé de nouveau de ténèbres encore plus épaisses. Qui que vous soyez, si vous êtes pécheur, que cette partie du corps où la sainte pécheresse se dépouilla de ses péchés, et se revêtit de la sainteté, ne vous semble ni vil ni méprisable. C'est là que cette Éthiopienne changera de peau, et que, rétablie dans une nouvelle blancheur, elle répondait avec autant de confiance que de vérité à ceux qui lui faisaient des reproches. « Filles de Jérusalem, je suis noire, mais je suis belle (Ct 1, 4). » Si vous vous étonnez que cela ait pu se faire, et si vous me demandez comment elle a mérité une si grande faveur, apprenez-le en un mot. Elle pleura amèrement, et, tirant de longs soupirs du plus profond de son âme, elle poussa des sanglots salutaires et vomit le fiel qui infestait son cœur. Le céleste Médecin la secourut promptement, parce que sa parole court avec vitesse (Ps 147, 15). La parole de Dieu n'est-elle pas un breuvage ? Elle en est un, en effet, mais un breuvage fort, actif, et qui pénètre les cœurs et les reins (Ps 7, 10). « Enfin, elle est vive et efficace, elle est plus perçante qu'une épée à deux tranchants, elle va jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusqu'à la moelle des os, et elle sonde les plus secrètes pensées (He 4, 12). » A l'exemple donc de cette, bienheureuse pénitente, prosternez-vous aussi, vous qui êtes misérable, afin de ne plus l'être ; prosternez-vous en terre, embrassez ses pieds, apaisez-le en les baisant, arrosez-les de vos larmes, non pour les laver, mais pour vous laver vous-même et pour devenir l'une de ces brebis tondues qui sortent du lavoir ; et n'ayez pas l'assurance de lever vos yeux abattus de honte et de douleur, avant que vous entendiez aussi ces paroles : « Vos péchés vous sont remis (Lc 7, 48). Levez-vous, levez-vous, fille de Sion qui êtes captive, levez-vous et sortez de la poussière (Is 52, 2). »



Sixième jour

Le baiser des mains

Le repentir exprimé par le baiser des pieds produit des fruits de conversion s'il est sincère. Le baiser de la main obtient du Seigneur la grâce de pratiquer les vertus, les œuvres de miséricorde et la louange pour tant de bienfaits reçus. L'âme entre alors dans une recherche de Dieu pleine de dévotion et d'espérance de grâces encore plus grandes.

« 3. Ayant ainsi commencé par baiser les pieds, ne présumez pas aussitôt de vous élever au baiser de la bouche. Mais que le baiser de la main vous serve comme d'un degré pour y arriver. En voici la raison. Quand Jésus lui-même me dirait : vos péchés vous sont remis, à quoi cela me servirait-il, si je ne cessais pas de pécher ? Que me servirait-il d'avoir lavé mes pieds, si je les souille encore ? Je suis demeuré longtemps couché dans le borbier des vices, mais si je viens à retomber, je serai sans doute en un état beaucoup plus déplorable qu'auparavant. Car je me souviens que celui qui m'a guéri, m'a dit : « Voilà que vous avez reçu la santé, allez et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive encore pire (Jn 5, 14). » Il faut que Celui qui m'a donné la volonté de faire pénitence, me donne encore la force de m'abstenir de pécher, de peur que je ne vienne à retomber dans le crime et que mon dernier état ne soit pire que le premier. Malheur à moi, lors même que je ferais pénitence, s'il vient aussitôt à retirer la main dont il me soutenait, lui sans qui je ne puis rien faire : non, dis-je, absolument rien, puisque sans lui je ne saurais ni me repentir ni m'abstenir du péché. J'entends le conseil que me donne le Sage « de ne pas demander deux fois la même grâce (Eccle. VII, 14). » L'Arrêt que le Juge prononce contre l'arbre qui ne porte pas de bon fruit, m'épouvante (Mt 3, 8). J'avoue donc que je ne saurais être entièrement satisfait de la première grâce, par laquelle je me repens de mes fautes, si je n'en reçois une seconde, qui me fasse faire de dignes fruits de pénitence, et m'empêche de retourner à mon premier vomissement.

4. C'est donc ce qui me reste à demander et à obtenir, avant d'entreprendre de m'élever plus haut et de baiser un endroit plus sacré. Je ne veux pas m'élever si haut en si peu de temps, je veux ne m'avancer que peu à peu. Car autant l'impudence d'un pécheur déplaît à Dieu, autant la modestie d'un pénitent lui est agréable. Il y a loin, et il n'est même pas facile d'aller du pied à la bouche, et il y aurait même de l'irrévérence à passer sitôt de l'un à l'autre. Quel excès de hardiesse, en effet ! Encore tout souillé des ordures du péché, oser toucher à sa bouche sacrée ? Ce n'est que d'hier que vous êtes tirés de la boue, et vous aspireriez dès aujourd'hui à la majesté de son visage ? Il faut auparavant que vous baisiez sa main, qu'elle essuie vos impuretés, et qu'elle vous relève. Mais comment vous relèvera-t-elle ? C'est en vous donnant sujet d'aspirer plus haut. Qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire en vous accordant la beauté de la continence, et les dignes fruits d'une pénitence sincère, qui sont les œuvres de piété. Ces grâces vous relèveront du fumier où vous êtes couché, et vous feront espérer de monter un peu plus haut. Et après que vous aurez reçu ces dons, baisiez-lui la main, c'est-à-dire ne vous en attribuez pas la gloire, mais donnez-la-lui tout entière. Offrez-lui un double sacrifice de louanges, et parce qu'il vous a pardonné vos crimes, et parce qu'il vous a donné des vertus. Autrement, voyez comment vous pourrez vous défendre de ces paroles de l'Apôtre : « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu ? (1 Co 4, 7) »

Septième jour

Le baiser de la bouche

Saint Bernard traite ici du degré le plus élevé de la vie mystique. L'âme peut l'atteindre parce qu'elle a reçu de la miséricorde divine, dans les deux premiers baisers, un amour qui l'a guérie, dilatée et préparée à l'union avec le Christ. Elle peut alors en toute confiance aspirer à s'enivrer dans la douceur de l'amour qui l'unit à son Bien-aimé.

« 5. Après que ces deux baisers vous auront donné une double preuve de la bonté divine, peut-être serez-vous plus hardi à entreprendre quelque chose de plus saint. Car, à mesure que vous croîtrez en grâce, votre confiance augmentera, vous aimerez d'un amour plus fervent, et vous frapperez à la porte avec plus d'assurance, pour obtenir ce dont vous sentirez le besoin. Or, on ouvre à celui qui frappe. Et dans cette disposition, je crois qu'on ne vous refusera pas ce baiser, le plus excellent et le plus saint de tous, et qui enferme en soi des consolations et des douceurs ineffables. Voici donc la voie et l'ordre qu'on doit suivre. D'abord nous nous jetons aux pieds du Seigneur, et nous pleurons devant Celui qui nous a faits, les fautes que nous avons commises. Ensuite nous cherchons cette main favorable qui nous relève et fortifie nos genoux défaillants. Enfin, après avoir obtenu ces deux premières grâces avec beaucoup de prières et de larmes, nous nous hasardons à nous élever jusqu'à cette bouche pleine de gloire et de majesté, je ne le dis qu'avec frayer et tremblement, non seulement pour la regarder, mais même pour la baiser, parce que le Christ notre Seigneur est l'esprit qui précède notre face. Et par ce saint baiser nous nous unissons étroitement à lui, et nous devenons, par un effet de sa bonté infinie, un même esprit avec lui. »

Saint Bernard a été interrompu dans son discours sur le baiser de la bouche, par une visite qui lui a donné l'occasion de mettre en pratique la charité dont il parle. Donc il reprend plus tard son commentaire du baiser de la bouche, dans le sermon 4, et surtout dans le sermon 8 que voici en partie. Là il nous en offre un approfondissement mystique et théologique en s'appuyant sur l'Écriture qui situe magnifiquement ce baiser dans le sein de la Trinité. Il fait aussi appel à l'esprit de sagesse et d'intelligence, qui sont les plus grands dons de l'Esprit Saint, et nous met en garde de ne pas chercher par la connaissance ou les désirs des sens ce que nous ne pouvons recevoir que par l'Amour, à son heure et selon son bon plaisir. La bonté de saint Bernard, qui nous disait ne pas être digne d'une telle grâce, est telle qu'en fin de compte il espère que nous allions de hauteur en hauteur, sur le chemin de la sainteté, dans l'adoration continuelle, dans la brûlure ardente du Cœur de Jésus qui doit nous consumer et nous faire goûter dès ici-bas un avant-goût du ciel. C'est pourquoi ces pages sont un peu longues mais incontournables si tel est notre désir : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche. »

« 1. Pour m'acquitter aujourd'hui de la promesse que je vous ai faite, j'ai dessein de vous parler du principal baiser, qui est celui de la bouche. Donnez une attention plus grande à quelque chose de bien doux, qu'on goûte bien rarement, et qu'on comprend bien difficilement. Il me semble, pour reprendre d'un peu plus haut que celui qui dit : « Personne ne connaît le Fils que le Père, et personne ne connaît le Père que le Fils ou celui à qui le Fils le voudra révéler, (Mt 11, 27) » parlait d'un baiser ineffable que nulle créature n'avait encore reçu. Car le Père aime le Fils, et l'embrasse avec un amour singulier ; le Très-Haut embrasse son égal, l'Éternel son coéternel, et le Dieu unique, son unique. Mais l'amour qui unit le Fils

au Père, n'est pas l'amour de lui, ainsi que lui-même l'atteste lorsqu'il dit : « Afin que tout le monde sache que j'aime mon Père, levez-vous et allons. (Mt 26, 2). » Sans doute vers la Passion. Or, la connaissance de l'amour mutuel de Celui qui engendre et de Celui qui est engendré, qu'est-ce autre chose qu'un baiser très doux, mais très secret ?

2. Je tiens pour certain que même la créature angélique n'est pas admise à un secret si grand et si saint du divin amour ; c'est d'ailleurs le sentiment de saint Paul, qui nous assure que cette paix surpasse toute la connaissance même des anges (Ph 4, 7). Aussi l'Épouse, bien qu'elle s'avance beaucoup, n'ose-t-elle pas dire : qu'il me baise de sa bouche. Cela n'est réservé qu'au Père. Elle demande quelque chose de moindre : « Qu'il me baise, dit-elle, d'un baiser de sa bouche. » Voici une autre épouse qui reçut un autre baiser, mais ce n'est pas de la bouche, c'est un baiser du baiser de la bouche : « Il souffla sur eux (Jn 20, 22), » dit saint Jean. (Il parle de Jésus qui souffla sur les apôtres, c'est-à-dire sur la primitive Église) et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit. » Ce fut sans doute un baiser qu'il leur donna. En effet, était-ce un souffle matériel ? Pas du tout, c'était l'Esprit invisible qui était donné dans ce souffle du Seigneur afin qu'on reconnût par là qu'il procède également de lui et du Père, comme un véritable baiser, qui est commun à celui qui le donne et à celui qui le reçoit. Il suffit donc à l'Épouse d'être baisée du baiser de l'Époux, bien qu'elle ne le soit pas de sa bouche. Car elle estime que ce n'est pas une faveur médiocre et qu'on puisse dédaigner, d'être baisée du baiser, puisque ce n'est autre chose que recevoir l'infusion du Saint-Esprit. Car, si on entend bien le baiser du Père et celui du Fils, on jugera que ce n'est pas sans raison qu'on entend par là le Saint-Esprit, puisqu'il est la paix inaltérable, le nœud indissoluble, l'amour et l'unité indivisible du Père et du Fils.

3. L'Épouse donc, animée par le Saint-Esprit, a la hardiesse de demander avec confiance sous le nom de baiser, d'en recevoir l'infusion. Mais aussi c'est qu'elle a comme un gage qui lui donne lieu de l'oser. C'est cette parole du Fils qui, après avoir dit : « Nul ne connaît le Fils que le Père et nul ne connaît le Père que le Fils (Mt 2, 27), » ajoute aussitôt, « ou celui à qui il plaira au Fils de le révéler. » L'Épouse croit fermement que s'il le veut révéler à quelqu'un, ce sera certainement à elle. C'est ce qui lui fait demander hardiment un baiser, c'est-à-dire cet Esprit en qui le Fils et le Père lui soient révélés. Car l'un n'est pas connu sans l'autre, suivant cette parole de Jésus-Christ : « Celui qui me voit, voit aussi mon Père » (Jn 14, 9) ; et cette autre de l'apôtre saint Jean : « Quiconque nie le Fils n'a pas le Père, mais celui qui confesse le Fils a aussi le Père. » (Jn 2, 24). Ce qui montre clairement que le Père n'est pas connu sans le Fils, ni le Fils sans le Père. C'est donc à bon droit que celui qui dit : « La vie éternelle consiste à vous connaître pour le Dieu véritable, et à connaître celui que vous avez envoyé, qui est Jésus-Christ (Jn 17, 3), » n'établit pas la souveraine félicité dans la connaissance de l'un des deux, mais dans celle de tous les deux. Aussi lisons-nous dans l'Apocalypse « que ceux qui suivent l'Agneau ont le nom de l'un et de l'autre écrit sur le front (Ap 14, 1), » c'est-à-dire qu'ils se glorifient de ce qu'ils les connaissent tous les deux.

4. Quelqu'un dira peut-être : La connaissance du Saint-Esprit n'est donc pas nécessaire puisque saint Jean, en disant que la vie éternelle consiste à connaître le Père et le Fils, ne parle pas du Saint Esprit. Cela est vrai, mais aussi n'en était-il pas besoin, puisque lorsqu'on connaît parfaitement le Père et le Fils, on ne saurait ignorer la bonté de l'un et de l'autre qui est le Saint-Esprit ? Car un homme ne connaît pas pleinement un autre homme, tant qu'il ignore si sa volonté est bonne ou mauvaise. Sans compter que lorsque saint Jean dit : « Telle est la vie éternelle, c'est de vous connaître, vous qui êtes le vrai Dieu et Jésus-Christ que vous avez envoyé », cette mission témoignant la bonté du Père qui a daigné l'envoyer et celle du Fils qui a obéi volontairement, il n'a pas oublié tout à fait le Saint-Esprit, puisqu'il a

fait mention d'une si grande faveur de l'un et de l'autre. Car l'amour et la bonté de l'un et de l'autre est le Saint-Esprit même.

5. Lors donc que l'Épouse demande un baiser, elle demande de recevoir la grâce de cette triple connaissance, au moins autant qu'on en peut être capable dans ce corps mortel. Or, elle le demande au Fils parce qu'il appartient au Fils de le révéler à qui il lui plaît. Le Fils se révèle donc à qui il veut et il révèle aussi le Père ; ce qu'il fait par un baiser, c'est-à-dire par le Saint-Esprit, selon le témoignage de l'Apôtre, qui dit : « Dieu nous a révélé ces choses par l'Esprit-Saint (1 Co 2, 10). » Mais en donnant l'Esprit par lequel il communique ces connaissances, il fait connaître aussi l'Esprit qu'il donne. Il révèle en le donnant, et le donne en le révélant. Et cette révélation qui se fait par le Saint-Esprit, n'éclaire pas seulement l'entendement pour connaître, mais chauffe aussi la volonté pour aimer, suivant ce que dit saint Paul : « L'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint, qui nous a été donné (Rm 5, 5). » Aussi est-ce peut-être à cause de cela que, en parlant de ceux qui, connaissant Dieu, ne lui ont pas rendu les hommages qui lui étaient dus, il ne leur dit pas que leur connaissance fut un effet de la révélation du Saint-Esprit, parce que, bien qu'ils le connussent, ils ne l'aimaient pas. On lit bien : « Car Dieu le leur avait révélé, » mais il n'est pas dit que ce fut par le Saint-Esprit, de peur que des esprits impies qui se contentaient de la science qui enfle et ne connaissent pas celle qui édifie, ne s'attribuassent le baiser de l'Épouse. L'Apôtre nous marque par quel moyen ils ont eu ces lumières : « Les beautés invisibles de Dieu se comprennent clairement par les beautés visibles des choses créées (Rm 1, 20). » D'où il est évident qu'ils n'ont pas connu parfaitement Celui qu'ils n'ont pas aimé. Car s'ils l'eussent connu pleinement, ils n'auraient pas ignoré cette bonté ineffable qui l'a obligé à s'incarner, à naître et à mourir pour leur rédemption. Enfin, écoutez ce qui leur a été révélé de Dieu : « Sa puissance souveraine, est-il dit, et sa divinité (Ibid.). » Vous voyez que, s'élevant par la présomption de leur propre esprit, non de l'Esprit de Dieu, ils ont voulu pénétrer ce qu'il y avait de grand et de sublime en lui ; mais ils n'ont pas compris qu'il fût doux et humble de cœur. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque Béhémot, qui est leur chef, « regarde tout ce qui est haut et élevé (Jb 40, 25), » ainsi qu'il est écrit de lui, sans jamais jeter la vue sur les choses humbles et basses. David était bien dans un autre sentiment (Ps 130, 42), lui qui ne se portait jamais de lui-même aux choses grandes et admirables qui le dépassaient, de peur que, voulant sonder la majesté de Dieu, il ne demeurât accablé sous le poids de sa gloire (Pr 25, 27).

6. Et vous pareillement, mes frères, pour vous conduire avec prudence dans la recherche des divins mystères, souvenez-vous de l'avis du Sage qui vous dit : « Ne cherchez pas des choses qui vous passent, et ne tâchez pas de pénétrer ce qui est au-delà de votre portée (Si 31, 22). » Marchez dans ces connaissances sublimes selon l'Esprit, non pas selon votre propre sens. La doctrine de l'Esprit-Saint n'allume pas la curiosité, mais enflamme la charité. Aussi est-ce avec raison que l'Épouse, cherchant celui qu'elle aime, ne se fie pas aux sens de la chair et ne suit pas les faibles raisonnements de la curiosité humaine, mais demande un baiser, c'est-à-dire invoque le Saint-Esprit, afin que, par son moyen, elle reçoive en même temps et le goût de la science et l'assaisonnement de la grâce. Or, c'est avec raison que la science qui se donne dans ce baiser est accompagnée d'amour, car le baiser est le symbole de l'amour. Ainsi la science qui enfle, étant sans l'amour, ne procède pas du baiser, non plus que le zèle pour Dieu qui n'est pas selon la science, parce que le baiser donne l'une et l'autre de ces grâces, et la lumière de la connaissance et l'onction de la piété. Car il est un esprit de sagesse et d'intelligence et, comme l'abeille qui forme la cire et le miel, il a en lui-même de quoi allumer le flambeau de la science et de quoi répandre le goût et les douceurs de la

grâce. Que celui donc qui entend la vérité mais ne l'aime pas, non plus que celui qui l'aime et ne l'entend pas, ne s'imaginent ni l'un ni l'autre avoir reçu ce baiser. Car il n'y a place ni pour l'erreur ni pour la tiédeur dans ce baiser. C'est pourquoi, pour recevoir la double grâce qu'il communique, l'Épouse présente ses deux lèvres, je veux dire la lumière de l'intelligence et l'amour de la sagesse afin que, dans la joie qu'elle ressentira d'avoir reçu un baiser si entier et si parfait, elle mérite d'entendre ces paroles : « La grâce est répandue sur vos lèvres ; c'est pourquoi Dieu vous a bénie pour toute l'éternité (Ps 44, 3). » Ainsi le Père en baisant le Fils lui communique pleinement et abondamment les secrets de sa divinité, et lui inspire les douceurs de l'amour. L'Écriture sainte nous le marque lorsqu'elle dit : « Le jour découvre ses secrets au jour (Ps 18, 3). » Or, comme nous l'avons déjà dit, il n'est accordé à aucune créature, quelle qu'elle soit, d'assister à ces embrassements éternels et bienheureux. Il n'y a que le Saint-Esprit, qui procède de l'un et de l'autre, qui soit témoin de cette connaissance et de cet amour mutuels et qui y participe. « Car, qui a connu les desseins de Dieu, ou qui a été son conseil ? (Rm 2, 34) »

7. Mais quelqu'un me dira peut-être : comment donc avez-vous pu connaître ce que vous avouez vous-même n'avoir été confié à aucune créature ? C'est sans doute « le Fils unique qui est dans le sein du Père, qui vous l'a appris (Jn 1, 18). » Oui, c'est lui qui l'a appris, non pas à moi qui suis un homme misérable, absolument indigne d'une si grande faveur, mais à Jean, l'ami de l'Époux, de qui sont les paroles que vous avez alléguées, et non seulement à lui, mais encore à Jean l'Évangéliste, comme au disciple bien-aimé de Jésus. Car son âme aussi fut agréable à Dieu, bien digne certainement du nom et de la dot d'Épouse, digne des embrassements de l'Époux, digne enfin de reposer sur la poitrine du Seigneur. Jean puisa dans le sein du Fils unique de Dieu ce que lui-même avait puisé dans le sein de son Père. Mais il n'est pas le seul qui ait reçu cette grâce singulière ; tous ceux à qui l'Ange du grand conseil disait : « Je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai découvert tout ce que j'ai appris de mon Père (Jn 15, 15), » l'ont également reçue. Paul puisa aussi dans ce sein adorable, lui dont l'Évangile ne vient ni des hommes ni par les hommes, mais par une révélation de Jésus-Christ lui-même (Ga 1, 12). » Assurément, tous ces grands saints peuvent dire avec autant de bonheur que de vérité : « C'est le Fils unique qui était dans le sein du Père qui nous l'a appris (Jn 1, 18). » Mais, en leur faisant cette révélation, qu'a-t-il fait autre chose que de leur donner un baiser ? Mais c'était un baiser du baiser, non un baiser de la bouche. Écoutez un baiser de la bouche : « Mon père et moi ne sommes qu'une même chose (Jn 10, 30) » ; et encore : « Je suis en mon Père, et mon Père est en moi (Jn 10, 38). » C'est là un baiser de la bouche sur la bouche ; mais personne n'y a part. C'est certainement un baiser d'amour et de paix, mais cet amour surpasse infiniment toute science, et cette paix est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Cependant Dieu a bien révélé à saint Paul ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas ouï, et ce qui n'est tombé dans la pensée d'aucun homme ; mais il le lui a révélé par son Esprit, c'est-à-dire par un baiser de sa bouche. Ainsi le Fils est dans le Père et le Père dans le Fils, voilà qui est un baiser de la bouche. Pour ce qui est de ces paroles : « Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous sachions les grands dons qu'ils nous a faits par sa bonté (1 Co 2, 12), » c'est un baiser de sa bouche.

8. Et pour distinguer encore plus clairement ces deux baisers : celui qui reçoit la plénitude reçoit un baiser de la bouche, mais celui qui ne reçoit que de la plénitude ne reçoit qu'un baiser du baiser. Le grand Paul, quelque haut qu'il porte sa bouche, et bien qu'il aille jusqu'au troisième ciel, demeure néanmoins au-dessous de la bouche du Très-Haut et doit se renfermer dans les bornes de sa condition. Comme il ne peut atteindre jusqu'au visage

adorable de la gloire, il est obligé de demander humblement que Dieu se proportionne à sa faiblesse et lui envoie un baiser d'en haut. Mais celui qui ne croit pas faire un larcin en se rendant égal à Dieu (Ph 2, 6), en sorte qu'il ose bien dire : « Mon Père et moi ne sommes qu'une même chose (Jn 10, 30), » parce qu'il est uni à lui comme à son égal et l'embrasse d'égal à égal, celui-là ne mendie pas un baiser d'en bas, mais étant à la même hauteur, il applique sa bouche sacrée sur la sienne et, par une singulière prérogative, il prend un baiser sur sa bouche même. Ce baiser est donc pour Jésus-Christ la plénitude, et pour Paul la participation, attendu que Jésus-Christ est baisé de la bouche, et Paul seulement du baiser de la bouche.

9. Heureux néanmoins ce baiser par lequel, non seulement on connaît, mais on aime Dieu le Père, qui ne peut être pleinement connu que lorsqu'on l'aime parfaitement. Qui de vous a entendu quelquefois l'Esprit du Fils, criant dans le secret de sa conscience, « Père, Père ? » L'âme qui se sent animée du même esprit que le Fils, cette âme, dis-je, peut se croire l'objet d'une tendresse singulière du Père. Qui que vous soyez, ô âme bienheureuse, qui êtes dans cet état, ayez une parfaite confiance ; je le répète encore, ayez une confiance entière et n'hésitez pas. Reconnaissez-vous fille du Père, dans l'esprit du Fils, en même temps que l'épouse ou la sœur de ce même Fils. On trouve, en effet, que celle qui est telle est appelée de l'un et de l'autre nom. La preuve n'en est pas difficile, et je n'aurai pas beaucoup de peine à vous le montrer. C'est l'Époux qui s'adresse à elle : « Venez dans mon jardin, dit-il, ma sœur, mon épouse (Ct 5, 1). » Elle est sa sœur, parce qu'elle a le même Père que lui. Elle est son épouse, parce qu'elle n'a qu'un même esprit. Car si le mariage charnel établit deux personnes en une même chair, pourquoi le mariage spirituel n'en unira-t-il pas plutôt deux en un même esprit ? Après tout, l'Apôtre ne dit-il pas que celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui. Mais voyez aussi avec quelle affection et quelle bonté le Père la nomme sa fille, en même temps que la traitant comme sa bru, il l'invite aux doux embrassements de son Fils : « Écoutez, ma fille, ouvrez les yeux, et prêtez l'oreille, oubliez votre nation et la maison de votre père, et le Roi concevra de l'amour pour votre beauté (Ps 44, 11). » Voilà Celui à qui elle demande un baiser. O âme sainte, soyez dans un profond respect, car il est le Seigneur votre Dieu, et peut-être est-il plus à propos de l'adorer avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles, que de le baiser. Amen. »

